U d'/of OTTAWA
39003003295465

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

JOSÉPHIN SOULARY

Il a été tiré de ce livre :

20 exemplaires sur papier de Hollande.
20 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

JOSÉPHIN SOULARY

IIe PARTIE. — POËMES ET POÉSIES

(1847-1871)

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27, PASSAGE CHOISEUL, 29

1872

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2429
.S47A17
#2
1872

POËMES ET POÉSIES

DÉDICACE

A CELLE QUI PORTE MON NOM

En attendant qu'un jour notre tombeau les livre
Comme un chiffre d'amour sur la pierre enlacé,
Je grave nos deux noms au fronton de ce livre,
Autre tombeau tout plein de ce que j'ai pensé.
Je ne suis plus à l'heure où, débutant poëte,
J'implorais un bras fort qui pût me soutenir ;
Lassé, je cherche un cœur où reposer ma tête,
Car déjà le jour baisse et la nuit va venir.

Comme un chiffre d'amour sur la pierre enlacé,
Ton rébus, vieil Hymen, provoque le fou rire ;
A ce point qu'un époux doit se cacher pour dire
Ton modeste bonheur par nul autre effacé.
— J'ai goûté ce bonheur, et j'oserai l'écrire.

Je grave nos deux noms au fronton de ce livre.
Ta main fut dans ma main, ton pas fut dans mon pas;
Amie, ainsi restons même après le trépas!
Comment porter sans toi l'ennui de me survivre?
Je ne veux point de place où tu ne serais pas.

Autre tombeau tout plein de ce que j'ai pensé,
Ce livre est le scrutin d'une âme ballottée
Entre la raison morne et la foi révoltée.
Mais à quoi bon garder les pages du passé?
La meilleure est toujours celle qu'on a jetée.

Je ne suis plus à l'heure où, débutant poëte,
Dans mes enivrements naïfs, je démêlais
Comme un doux suc d'abeille au fond de mon palais;
Dès longtemps j'ai noyé tes dégoûts, miel d'Hymète,
Dans le vin goguenard du gaulois Rabelais!

J'implorais un bras fort qui pût me soutenir;
Mais les porteurs de croix ont tant gâté ce rôle!
Le bon Cyrénéen passe en haussant l'épaule,
Et la femme au mouchoir pieux craint de ternir
Son fin linge aux sueurs d'un Christ qui n'est que drôle

Lassé, je cherche un cœur où reposer ma tête.
Le tien seul m'est resté quand tout autre s'est tu ;
Sur mon sein, nuit et jour, a-t-il assez battu,
Calme, et toujours chantant son cantique de fête,
Son éternel refrain « dévoûment et vertu ! »

Car déjà le jour baisse, et la nuit va venir.
Malheur à qui de nous doit veiller après l'autre !
Il mourra sous le poids de son cher souvenir,
Et personne, après lui, n'aura souci du nôtre !
C'est pourquoi j'ai voulu, tandis que les regrets
N'ont pas encor troublé le moment qui doit suivre,
Consacrer en ce lieu l'autel de nos secrets,
En attendant qu'un jour notre tombeau les livre.

JOSÉPHIN SOULARY.

20 mars 1870.

ÉPIGRAPHE

Le cantique ne fait pas l'ange,
Le vol ne fait pas le ramier;
La rose aussi naît d'un fumier,
La perle aussi naît d'une fange.
Si nous portons les belles fleurs,
Si nous couvons les perles fines,
C'est autant de forces divines
Dont nous sommes les recéleurs;
Et tu n'es pas, limon fragile,
D'un plus haut prix, parce que Dieu,
Pour éprouver une âme au feu,
Prit sa coupelle en ton argile.

POËMES

L'ESCARPOLETTE

I

L'escarpolette aux champs est vite improvisée.
De deux saules voisins les rameaux abaissés
Courbent en cerceau vert leurs bras entrelacés
Où la Willis rustique est doucement posée.

Avec un peu d'effroi mêlé d'étonnement
La fillette y trônait. Ses mignonnes mains blanches,
Quêtant un point d'appui, se retenaient aux branches,
Elle essaya d'abord un doux balancement.

Puis, riant de sa peur, et toute frémissante
Du bonheur de planer à quelques pieds du sol,
Comme un petit linot qui s'encourage au vol,
Elle prit son élan par saccade croissante.

La branche souple allait, docile au poids léger,
Agrandissant toujours sa courbe fantastique
Dont l'arc, tendu plus fort sous le corps élastique,
Et plus vite et plus haut l'envoyait voltiger.

Le soleil, tamisé par les trous du feuillage,
Sur cette vision semait des paillons d'or;
Les feuilles l'encadraient d'un champêtre décor,
Leurs amères senteurs l'encensaient au passage;

Les cheveux de l'enfant, par le vent dénoués,
Comme des ailerons flottaient sur ses épaules;
De petits cris sortaient de sa bouche; les saules
En riaient dans leurs troncs follement secoués.

Alors, Dieu sait la joie! Elle eut comme un mirage:
Dans ce branle énervant, ses yeux, las de lutter,
Voyaient le ciel descendre et l'horizon monter,
Et les objets houler comme une mer d'orage.

A deux pas cependant, témoin silencieux,
Le gars, son camarade, assis sur l'herbe rase,
Tout rouge de plaisir, contemplait en extase
La fille aérienne, et la couvait des yeux.

Il aspirait à lui tout ce qui venait d'elle ;
Son désir la mordait comme il eût fait d'un fruit ;
Quelque ange blond, rêvé dans sa dernière nuit,
Revenait l'agacer sous les traits de la belle.

Il l'aimait, — c'était sûr — comme on aime à sept ans,
De ce frais sentiment par qui tout se colore,
Premier rayon tombé des splendeurs d'une aurore,
Premier bourgeon fleuri des baisers d'un printemps.

D'aventure, abrité par un massif de frêne,
J'assistais, moi troisième, à ces naïfs ébats ;
Car une flaque d'eau qui miroitait là-bas,
Tout juste en face d'eux, me renvoyait la scène.

Mais à force d'y tendre en grande fixité,
Mes regards, à la fin, se remplirent de trouble,
Et je perçus alors cette vision double
Qui condense le rêve et la réalité.

II

Ils sont deux sur l'escarpolette :
La jeune fille et son amant.
Comme ils s'y bercent mollement
Dans une attitude coquette !

Ils traduisent sans la phraser
Ta langue suave, ô Nature !
Leur parole n'est qu'un murmure,
Mais ce murmure est un baiser.

Sein contre sein, âme contre âme,
Ils égrènent le long du jour
Ce rosaire d'or que l'Amour
Mit pour l'homme au cou de la femme.

Vaincu l'un et l'autre et vainqueur,
Chacun d'eux rit à sa conquête :
Elle, d'un bras, dompte une tête;
Lui, d'un bras, emprisonne un cœur.

Puis viennent ces propos qu'on sème,
Fleurs légères et jolis riens,
Sur la trame des entretiens
Pour varier le mot : « Je t'aime ! »

Beaux rêveurs, avez-vous puisé
Assez de folie et d'ivresse
Dans ce vin doux de la jeunesse
Si chaud, si pur et si rosé?

Et sous l'ombre des bois mystiques,
Les ramiers ont-ils dit assez
Tous tes répons, tous tes versets,
Divin Cantique des Cantiques?

La nuit tiède alanguit les sens;
Fuyez ces heures de délice
Où la fleur ouvre son calice
Au Dieu qui le remplit d'encens!...

III

Bon! Les voilà trois sur l'escarpolette!
Entre eux deux sommeille un amour charmant.
Berce, berce encor, mais plus doucement,
Tu vas effrayer la mère inquiète.

« Vois, femme, il sourit! ce rire joyeux,
C'est le tien! c'est là ta bouche vermeille.
— Paix donc, cher époux! Le bambin s'éveille,
Ses yeux sont ouverts; connais-tu tes yeux?

Voilà ton front large; il faut que tu loues,
Comme étant de toi, ces cheveux bouclés.
— Oui, mais il t'a pris ces doigts effilés,
Et cette fossette au milieu des joues.

Çà, que ferons-nous de ce Chérubin?
— Un fier enjôleur, si l'on veut m'en croire.
— Il bâille à présent. — Il demande à boire;
Holà, la servante! apportez le vin. »

La mère, écartant sa guimpe déclose,
Agace du sein le marmot chéri,
Et du globe rond, par deux doigts pétri,
Le lait blanc jaillit sur la lèvre rose.

Le père ébahi contemple comment
La Vie, empruntant des routes furtives,
Ouvre sur le cœur ces deux sources vives,
Qu'en vain tout à l'heure y cherchait l'amant.

Tout lui paraît neuf en sa bien-aimée.
Sous ce mâle sceau de maternité,
Elle est belle, au vrai, d'une autre beauté :
Du bouton défait la rose est formée.

Et tous deux pleurant, et riant tous deux,
Tant la voix du sang en plein les enivre,
Ils sont comme fous du bonheur de vivre,
Eux-mêmes vivant, dans un autre qu'eux.

IV

Ils sont deux sur l'escarpolette;
Mais, Dieu! qu'elle va tristement!
Dans la brume, un enterrement
Mène sa noire silhouette.

Petite bière, et court linceul,
C'est un enfant. — Mais cette bière
Va jeter dans sa mince ornière
Trois êtres frappés en un seul!

Comme un collier dont le grain coule
Quand les deux bouts sont déliés,
Dans cette fosse de trois pieds
Pêle-mêle pour eux tout croule.

La main dans la main, les époux
Confondent leur douleur cruelle;
Mais quand on pleure, on n'est plus belle;
Quand on est sombre, on n'est plus doux.

Adieu les tendres causeries,
Les beaux projets du lendemain!
La Mort a barré le chemin
Qui menait l'âme aux rêveries.

A quoi bon le travail ingrat?
Ils n'ont personne à rendre riche!
Les terrains resteront en friche;
Ils vivront comme Dieu voudra.

Après tout, il faut se distraire,
Et tout s'oublie au cabaret.
L'homme au logis rentre à regret;
La femme en souffre, mais qu'y faire

La fièvre au foyer se blottit.
L'homme, un soir, a la tête prise;
O pauvre femme! dans sa crise
Que dit-il? « Endors le petit! »

V

Il n'en reste qu'un sur l'escarpolette
Que le vent du Nord secoue âprement;
Sous le bois plaintif et sans ornement
Croirait-on pas voir danser un squelette?

Elle a vie encor, mais qu'elle a changé!
Ses cheveux sont blancs, sa joue est terreuse
Son regard s'éteint, sa bouche se creuse;
L'âme est près de fuir le corps outragé!

Au fond du cerveau, chaos de pensées
Où flotte l'esprit tout désemparé,
Comme un feu-follet dans l'ombre égaré
Luit le souvenir des choses passées.

Éteins-toi, rayon dont l'éclat la mord!
Fantômes railleurs, formes grimacières,
Pourquoi remuer vos froides poussières?
Où le cœur est mort, tout doit être mort!

Le prêtre lui dit : « L'épreuve est bénie ! »
Elle veut prier ; ses efforts sont vains.
Elle a tant souffert que les mots divins
Lui semblent chargés d'amère ironie.

La Nature alors chante une chanson
Que la pauvre folle à mi-voix répète :
« Les nids sont brisés : à ton nid, fauvette !
Les rameaux sont noirs : verdure, au buisson!

« Le vent a séché les feuilles du chêne,
La Mort a mangé les petits oiseaux ;
Mais la Mort pond l'œuf qui refait des os,
Mais le vent au sol va planter la faîne.

« Cadavre au linceul, faîne sous le vent,
La coque la tient, le tombeau le mure ;
Mais l'être est à point, mais la graine est mûre ;
Vienne le printemps, le germe est vivant ! »

Elle a tout compris ; son front s'illumine ;
L'immortel Amour vient de l'appeler,
Et, pour mieux aider l'âme à s'envoler,
Ses deux mains en croix pressent sa poitrine.

VI

A ce moment, un cri dans les airs fut jeté :
— Un de ces cris par qui le sang au cœur se fige —
L'escarpolette est vide. Atteinte de vertige
La fillette est tombée, et la tête a porté.

J'accours, plein de mon rêve, en deux bonds, vers la morte ;
Je relève le corps sur la terre étendu.
« Ah ! quel malheur ! » hurlait le gars tout éperdu ;
Et moi, sans y penser, je répondis : « Qu'importe ? »

La Burbanche en Bugey, septembre 1859.

PHOLOË

A M. MAURICE CHABRIÈRES

I

C'est à Persépolis, lecteur, que je vous mène.
Notez qu'un nom barbare est pour nous capital :
On peut fausser les faits et les dates, sans gêne ;
L'important, c'est qu'on mente avec le ton local.
Puis, l'art est si discret au pays que j'habite !
Parlez-moi de l'Asie ! On y trouve en tous lieux
Des marbres frissonnant du souffle moabite ;
On y coudoie encor les Dieux.

II

La scène représente une place publique
Avec son mouvement des grands jours et ses voix :

Dans un angle, s'adosse au flanc d'un vieux portique
L'échoppe de Sutor, un cordonnier Crétois.
De ce réduit qui bâille il sort par intervalles
Des odeurs de poix noire et de cuirs africains,
Et l'air y fait flotter des festons de sandales
Sous des frises de brodequins.

III

Sutor rêve. Il ne voit ni cette foule alerte,
Ni le soleil d'été ruisselant sur les toits,
Ni l'Araxe aux flots bleus, ni la colline verte;
Il ne voit que la tâche éclose entre ses doigts :
Deux mignons brodequins d'élégance pareille,
D'agaçante cambrure et d'aspect enjoué,
Merveille faite exprès pour cette autre merveille :
Les petits pieds de Pholoë.

IV

Le lacet d'or y court dans un semis de roses
Si vivantes à l'œil qu'une abeille eût douté.

— La Perse est le climat de ces divines choses
Amorces du Désir, beautés de la Beauté.
La Nature est, là-bas, complice de son hôte;
Dans les fièvres de l'âme et les ardeurs du corps
Elle entre de moitié : complaisante à la faute,
Elle est indulgente au remords.

V

Il travaille, et s'oublie à contempler son œuvre :
« Espiègles petits pieds, dit-il, gentils bourreaux,
Vous glissez plus furtifs que la fine couleuvre,
Vous bondissez plus vifs que les légers chevreaux.
Vous mesurez au plus la longueur d'un dactyle;
Un doigt vous enveloppe et craint de vous briser;
Mieux que sa lèvre en fleur votre vertu subtile
Provoque aux doux jeux du baiser.

VI

« Et voilà que j'ai fait, beaux coureurs d'aventure,
Pour vous apprivoiser, une étroite prison;

Quand elle chaussera cette miniature,
Tout regard vous suivra, même toute raison.
Vienne le jour promis où Junon-Libentine
La livrera, soumise, au plus cher de mes vœux,
Avant de dénouer sa ceinture enfantine,
C'est à vous, lutins, que j'en veux ! »

VII

Et Sutor poursuivait ces chimères si belles.
Soudain s'élève un cri mille fois répété :
« Le voici ! le voici ! » C'est le vainqueur d'Arbelles,
C'est Alexandre entrant dans la grande cité.
La multitude accourt, flux et reflux qui houle,
Éclatant sans relâche en immenses rumeurs ;
Mais Sutor absorbé ne voit rien de la foule,
Et n'entend rien de ses clameurs.

VIII

Déjà s'ouvre là-bas la marche triomphale.
Derrière un flot captif de vierges et d'enfants,

Alexandre apparaît, maîtrisant Bucéphale ;
Son escorte le suit sur de lourds éléphants.
Puis viennent les guerriers aux armures bizarres,
Les Scythes aux coursiers rapides comme l'air,
Les frondeurs achéens, les archers baléares,
Les Hoplites bardés de fer.

IX

Sur un rhythme d'airain dont l'oreille s'enivre,
Se cadence le pas des phalanges. Partout
Les soupirs de la flûte et les plaintes du cuivre
Font courir ce frisson qui tient l'âme debout.
Le soleil mord d'éclairs les aigrettes hautaines,
Et sur les étendards flottent, monstres au vent,
Ici, le sphinx thébain, là, le hibou d'Athènes.
— Et Sutor est toujours rêvant.

X

La ville a pris l'aspect d'une ruche en délire ;
Les femmes, du regard, fascinent le vainqueur ;

Et plus d'une main tremble, et, fiévreuse, déchire
La poitrine qui souffre à contenir le cœur.
Le cortége s'avance, et comme un long méandre
Au-devant du portique il serpente et se tord.
Il s'écoule. — Et Sutor ne voit pas Alexandre;
Mais Alexandre a vu Sutor!

XI

Et du héros soudain s'assombrit la paupière.
Quelle insulte est donc faite à ses droits absolus?
N'a-t-il pas, ce géant, asservi l'Inde entière?
N'est-il pas presque Dieu? Que lui faut-il de plus?
— Un rien, luxe des rois. — Que le maître apparaisse,
Les esclaves sont là; mais le maître, on le sait,
Compte les fronts levés par le front qui se baisse,
Les voix par la voix qui se tait.

XII

« Cet homme — pensait-il — doit être quelque sage
Comme en fournit la Grèce, et j'ai vu son pareil

Le jour où Diogène insultant mon passage
Criait de son tonneau : « Sors-toi de mon soleil ! »
Ces gueux indifférents font boiter notre gloire ;
Quel prestige imposer à qui n'a nul besoin ?
Ah ! c'est à désirer gagner quelque victoire,
Et n'avoir qu'un gueux pour témoin ! »

XIII

Le soir venu, Sutor entrait chez son amie.
« Devine mon secret ! » dit-il d'un air joyeux.
Elle, assise en un coin, pâle, et comme endormie,
Le front sur ses genoux, ne leva pas les yeux.
— « Vois ma tâche du jour : à l'instant je l'achève.
Déesse aux pieds légers, recevez mon cadeau ! »
Pholoë murmura, sans bouger, comme en rêve :
« Grands Dieux ! qu'Alexandre est donc beau ! »

XIV

— « Je ne connais, dit-il, que Pholoë de belle.
— C'est Mithrès tireur d'arc !

— Un archer, c'est l'Amour !
— S'il en aime quelqu'une, ô l'heureuse mortelle !
— J'en sais une qu'on aime, un qui veut du retour.
— Et ce peuple enivré ! quel éclat ! quelle fête !
— Ma fête était ici, je t'ai gardé mes yeux. »
Pholoë répéta sans relever la tête :
« Qu'Alexandre est donc beau, grands Dieux ! »

XV

Si beaucoup, cette nuit, ne dormirent qu'à peine,
Il en fut trois au moins qu'oublia le sommeil.
Alexandre boudait, et sur son lit d'ébène
Un ridicule ennui le tenait en éveil.
A ses côtés, Thaïs, la belle courtisane,
Épiait son sourire, et, d'un geste d'enfant,
Approchait de sa lèvre une coupe toscane
Où petille un philtre échauffant.

XVI

« Vois donc, ô mon doux roi ! ta coupe est pleine encore,
Les lampes font danser leur dernière rougeur,

La douzième heure tombe, et le feu me dévore !
Mais Thaïs est Thaïs, et toi le roi songeur ;
Car tu dis : « Cette nuit, toute beauté me nomme,
Et tout homme en louant ma majesté s'endort. »
— « Oui, tout, murmura-t-il, pense à moi, moins un homme ;
Et quel homme encore : un Sutor ! »

XVII

Et Thaïs ajouta : « Si j'étais roi d'Asie,
Las de vaincre (on se blase à vaincre des héros),
Je voudrais bien plus haut porter ma fantaisie,
Et, soumettant les Dieux, je forcerais Éros
A m'apprendre un secret de volupté divine,
Un plaisir formidable, et que nul n'eût rêvé. »
— « Qu'on m'apporte à l'instant des torches de résine !
Dit Alexandre, j'ai trouvé ! »

XVIII

Pensive, et sur son lit tristement accoudée,
Pholoë, l'œil ardent, voyait l'heure s'enfuir.

— « Ce Sutor qui prétend m'épouser, quelle idée!
C'est inouï, ce soir, comme il sentait le cuir!
A quelques privautés j'eus tort de condescendre.
Je vois ce qu'il me faut et fais ce qu'il me plaît :
Je n'aurai d'autre époux qu'un garde d'Alexandre;
Décidément, Sutor est laid! »

XIX

Sur une vieille peau de bouc jetée à terre,
Sutor accroupi pleure, et se meurtrit le sein :
« Pholoë me méprise, et n'en fait plus mystère!
Mais, ô Dieux familiers! retenez mon dessein :
Vienne l'aube, et j'endosse une armure qui sonne,
Et je me loue au roi qui mène les combats.
On dit qu'il va d'ici marcher sur Babylone;
Gare aux Pholoës de là-bas! »

XX

La cité dort. Sait-on les peurs que la nuit cache?
De sinistres clartés teignent le ciel blafard;

De sa couche, en sursaut, Persépolis s'arrache
Folle, et comme une femme en proie au cauchemar.
Le feu ! Le feu ! La flamme éclate en jets rapides,
Le cèdre embrasé porte au loin d'âcres senteurs,
Et fait s'illuminer de sourires livides
Les marbres des Dieux protecteurs.

XXI

Était-ce l'accident d'une torche étourdie,
Ou le caprice fou d'un sublime bandit?
Le vieux palais des rois croulait dans l'incendie.
Ce spectacle de nuit fut splendide. — On a dit
Que Thaïs alluma le feu; c'est une fable.
En brûlant ce palais par des siècles fondé,
Le grand Roi se vengeait d'un cordonnier, coupable
De ne l'avoir pas regardé.

Février 1870.

MAIUS

Verdure aux bois ! boutons aux tiges !
Rayons dans l'air ! baume aux ravins !
Terre et ciel sont pris de vertiges
Divins !

Sous l'aubépine qu'il assiége,
L'essaim des bourdons querelleurs
A l'envi fait pleuvoir la neige
Des fleurs.

Brûlant de désirs qui la grisent,
La fillette, mûre aux baisers,
A des airs de tête qui disent :
« Osez. »

Le beau garçon qui lui rit contre,
Tente un mot qu'un soupir finit,
Et, tout ému, du doigt lui montre
Un nid.

Le vieillard, dont le pied dévie,
Ne sait vraiment s'il doit mourir,
Tant il sent à pleins flots la vie
Courir.

Allons, linot, pinson, mésange,
Aux petits becs si bien fourbis,
Pour plaire aux femelles, qu'on change
D'habits!

Allons, l'orchestre! et que tout bouge,
Dans les buissons, les creux, les bois,
Sous l'herbe, et sur la tuile rouge
Des toits.

Allons, les rustiques nourrices!
Les gueux du licol et du mors!
Taureaux, brebis, chevaux, génisses,
Dehors!

Ouvrez l'huis, détachez l'entrave.
Le printemps a mis le couvert;
Envoyez l'infirme et l'esclave
Au vert.

Noël aux champs! c'est pour la bête,
Comme pour l'homme, un heureux mois :
Beaux muets, jetez dans la fête
Vos voix!

O présomptueux que nous sommes!
Qui sait si le maître éternel
N'a pas mis dans le ciel des hommes
Leur ciel!

Comme une cuve qui fermente
La terre petille au dehors,
Dans une invisible tourmente
D'efforts.

Ouvre-toi, mon cœur! sur tout être
Laisse fuir ton sang chaud qui bout!
Je voudrais me fondre et renaître
Dans tout!

Jardin du cœur, que rien ne ferme
Et dont mon frère a la moitié,
Où, semé bonheur, le grain germe
Pitié,

Que ne peux-tu loger au large
Tous les maudits au joug liés,
Et tous les souffrants sous la charge
Pliés !

Cher ennemi, prends-y ta place !
La brise de mai souffle au fond ;
Il y fait si chaud que la glace
Y fond.

Nature ! ô mère enchanteresse !
Je veux t'épuiser à ma faim,
Et pâmer dans une caresse
Sans fin !

Des pieds, des mains, des yeux, des lèvres,
J'ai beau palper ton gai contour,
Rien ne peut apaiser mes fièvres
D'amour.

Mais voilà qu'une ombre rigide
Aprement me vient gourmander,
Et me fait, sur ton sein splendide,
Bouder.

C'est l'Esprit ! son orgueil le mène
De l'égoïsme au désespoir ;
Il voile ta beauté sereine
De noir.

Malheur ! cet hôte solitaire
A ta fête n'est point entré !
Il reste en son deuil volontaire
Cloîtré.

Et, tandis que la Chair vivante
Au renouveau s'épanouit,
Lui, dans la mort qui l'épouvante,
Jouit !

Il dit de ta verte magie :
« C'est du fumier bon pour l'hiver ! »
De tes fleurs : « C'est le lit d'orgie
Du ver ! »

Du Verbe flottant sur les mondes
Il voudrait noyer le berceau,
Et mettre aux matrices fécondes
Son sceau !

Sur toutes les choses fleuries
Portant la menace du feu,
Il damne les agaceries
De Dieu!

Mais le Père qu'il veut proscrire,
Chaque matin, par son soleil,
D'en haut nous dit, dans un sourire
Vermeil :

« N'en croyez rien, enfants moroses!
Je ne règne point par l'effroi.
Si toutes séves sont écloses
De moi,

« Pourrais-je sur la chair que j'aime
De l'enfer sceller le barreau,
Et de mon sang être moi-même
Bourreau?

« L'infini n'a pas double zone :
Un ciel clément, un ciel brutal.
Où je trône, où serait le trône
Du Mal?

« Vu par l'œil infirme de l'homme,
Je suis le Janus inconstant :
C'est dans sa frayeur qu'il me nomme
Satan.

« Mais je tiens, pour que tout y rentre,
Tout grand ouvert mon paradis,
Et n'ai point d'enfants dès le ventre
Maudits.

« Si la Félicité forcée
Possédait l'Être malgré lui,
Son âme s'userait lassée
D'ennui.

« Mais vous êtes créés en butte
A deux courants, libres esprits,
Afin d'être à vous-mêmes lutte
Et prix.

« Car je suis la Vie expansive,
Et de mon nom même il ne sort
Qu'une formule progressive
D'essor.

« Sur la route où l'homme varie,
Pour le sauver de ses excès,
Se tient la Douleur qui lui crie :
« Assez ! »

« Et s'il trébuche en quelque abîme,
Il trouve, aposté sur le bord,
Le bras d'un sauveteur sublime :
La Mort,

« Qui, bien doucement le relève,
Et lui dit : « Enfant, pour surcroît,
Il te faut remonter la grève ;
Va droit! »

« Donc, aimez-vous, soyez en joie!
Cueillez vos primeurs au printemps!
Pour en user, je vous envoie
Le Temps ;

« Sur ses pas, j'ai mis l'Espérance ;
Après la nuit, j'ai mis le jour,
Et j'ai mis, près de la Souffrance,
L'Amour ! »

La Burbanche en Bugey, mai 1860.

ATTAR-EL-ARAOUD

A LA MAURESQUE NEFISSAH

I

Rébus des peuples morts, logogriphes des stèles,
Vous nous rappelez l'homme et consacrez le laid.
Mais, ô Maure fervent! où passe ton stylet,
La fleur s'épanouit en vivantes dentelles.

Ta phrase est un parterre où danse la houri :
Le mot luxuriant en corbeille s'étale,
La lettre monte en jet, le point s'ouvre en pétale,
L'alinéa se perd en un sentier fleuri.

Tes sélams sont pour moi de lisibles féeries;
Mon cœur savait, devant que la tête y pensât,
Que le manuscrit d'or traduit par Nefissah
Devait s'intituler *le Parfum des prairies.*

Tout n'est-il point parfum dans le pays des fleurs?
Toi-même n'es-tu pas, dans ce pays, ô femme,
Et la fleur de la chair, et l'arome de l'âme,
Et la gamme des sons, et l'iris des couleurs?

II

Or, ce livre du Cheir Nef-Zaoui le sage
Est un missel d'amour qu'un prophète eût signé,
Mais qu'en France Tartufe, en son zèle indigné,
Condamnerait au feu pour main et maint passage.

Il est vrai que l'Amour, grand sultan d'Orient,
Fit le sens pour le cœur et le mot pour la bouche,
Tandis qu'il n'est chez nous qu'un sournois Saint-Nitouche
Très-prompt au sens brutal, fort prude au mot riant.

Il est bien loin le temps où la femme ingénue
Avec moins de pudeur avait plus de vertu.
— Si tu n'étais coupable, Ève, rougirais-tu?
C'est la faute qui fait la honte d'être nue. —

Rire comme on riait dans le Décaméron,
C'est bon pour la jeunesse et quand la voix est fraîche ;
Aujourd'hui que la France est décrépite et sèche,
Le malin Dieu gaulois boude ce laideron.

Mais là-bas, on est jeune encor ! L'homme au front rude
Que nous craignons toujours, même en en triomphant,
Est, aux pieds de sa mie, un tout petit enfant,
Contant mille déduits d'amour, sans lassitude.

Et la beauté naïve entend, sans sourciller,
Ces récits aiguisés au vif, dont le trait leste
Repasse, écho plaisant, par sa bouche céleste,
Comme ferait du sel dans l'or, sans la souiller.

III

Ah ! vive un sol semé de biblique légende,
Où chante encor la voix qui dit : « Multipliez ! »
L'être y naît le front libre et les pieds déliés ;
La Vie ouvre pour lui son aile toute grande.

Dieu marche, plus visible et plus près du banni,
Dans l'immense désert que le désert allonge ;
L'horizon n'est borné que par notre mensonge,
Et c'est l'homme qui cache à l'homme l'infini.

La Mère-solitude est la beauté sans gaze
Qui livre à son enfant son sein en plein soleil,
Et, le berçant tout nu du bout de son orteil,
L'éveille d'un sourire et l'endort d'une extase.

Sous le figuier des puits le bonheur est caché ;
La brune Rébecca vient y puiser encore
L'eau vive qu'elle verse, en inclinant l'amphore,
Aux lèvres de l'amant à ses genoux penché.

Il se tient dans les plis de la tente nomade,
Dans les jarrets d'acier du svelte méhari,
Dans le lait des troupeaux qui n'est jamais tari,
Et dans le sang du cœur qui n'est jamais malade.

Nous, les Roumis, polis à force d'être usés,
Nous faisons du bonheur un thème d'argutie,
Nous vivons de réserve et mourons d'asphyxie :
Barbares ! vous serez par nous civilisés !

IV

O fleur des oasis, ô gazelle des plaines !
Je jetterais au feu la lyre et le crayon,
Pour te voir, un seul jour, sur ta peau de lion
Reposant, nonchalante, en tes splendeurs sereines.

Dans tes cheveux tordus en turban, noirs et lourds,
Scintille du jasmin l'étoile délicate,
Et le rire de l'or sur ta basquine éclate,
Quand le cœur y soulève en ondes le velours.

Ton large front, sculpté dans un massif d'opale,
A d'un lac en repos le limpide poli ;
La ligne y court sévère, et son angle assoupli
Se noie en purs méplats sur ta peau mate et pâle.

Comme une coupe ouverte aux appétits ardents,
Saillit le bord puissant de ta lèvre lascive,
Rouge du suc d'irak, qui, mordant la gencive,
Met du baume à l'haleine et de l'émail aux dents.

De tes yeux vert-de-mer, profonds comme la vague,
Dont le khol élargit le contour azuré,
Sort le regard, tantôt comme un phare éclairé,
Tantôt surpris d'un rêve et noyé dans le vague.

Tes doigts, aux ongles fins dorés par le henné,
Roulent indolemment le papel blanc ou rose,
Empli du tabac blond qui du souci repose,
Ou du kif, le charmeur qui rend illuminé.

Et, comme en son éther, cette vision nage
Dans ce delta d'odeurs béni par le Koran,
Trinité du benjoin, du musc et du safran,
Dont l'ivresse à la fois est suave et sauvage.

Atmosphère sans nom, pleine d'étrangetés
Où la femme apparaît, fluide et condensée,
Tu fais de trois mille ans reculer ma pensée,
Vers l'âge primitif des fortes voluptés;

Et ton sens éclatant se dégage du mythe,
Comme fait le soleil des nuages menteurs,
Age d'or, où l'Amour accourait aux senteurs
Qu'exhalait en marchant la jeune Sulamite.

V

Je comprends que l'Amour, ce grand mangeur d'encens,
Reste l'éternel Dieu d'une terre embaumée
Où, pour lui, la Nature, éblouissante Almée,
Palpite par des sens qu'elle ajoute à ses sens.

Et je comprends aussi qu'au vieux temps des Croisades,
Nos preux, pour avoir bu de cet air une fois,
Aient, au retour, fondé le rite des tournois,
Souvenir des Fatmés et des Schéhérazades.

Mais je ne conçois pas qu'un seul soit revenu
De ce friand rivage, où la magique Armide
Verse l'oubli de tout dans ce sourire humide
Ouvert comme une rose au seuil de l'Inconnu !

VI

Un jour, sous le niveau banal de l'Industrie,
L'Esprit noir du progrès, vieux fils de Thubalcain,
Aura courbé le front du Centaure africain,
Et l'Amour oublîra qu'il eut une patrie.

Et vous disparaîtrez, par la Mode éconduits,
Bizarres ornements qui fûtes ses costumes,
Beaux us hospitaliers dont il fit ses coutumes,
Et vous, merveilleux faits des *Mille et une nuits*.

Allah se coiffera d'une calotte noire,
L'Arabe ira plaider en pantalons collants,
La Mauresque, traînant une robe à volants,
Balancera son corps dans vingt mètres de moire.

Les minarets rasés recevront des toits plats.
Par le désert, honteux de ses lignes ferrées,
On ira, le dimanche, à des *Maisons Dorées*,
Que les lions du jour bâtiront sur l'Atlas.

Dans les flancs étagés des ruches catholiques,
L'actif bourdon fera son miel grevé d'impôts,
Et sa reine pourra cultiver dans des pots
Les derniers spécimens des Flores symboliques.

Dans des livres moisis, qu'on croira des romans,
Si l'on retrouve encor vos étranges images,
Les savants écriront : « C'était du temps des Mages... »
Les femmes penseront : « Quels grotesques amants ! »

Le soleil blêmira dans l'air chargé de suie,
La mer aura l'odeur d'un palus empesté,
L'Orient sera mort, et la Société
Bâillera : « Suis-je heureuse ! Ah ! Dieu ! que je m'ennuie ! »

VARIATIONS

SUR

UN VIEUX THÈME

PROLOGUE

O Théocrite ! à l'étourdie
J'ai tronqué tes vers éclatants ;
Daigne excuser ma perfidie !
La France n'est pas l'Arcadie ;
On faisait l'amour, de ton temps :
Nous en faisons la parodie.

DANS UN VALLON DE CO

L'AN 250 AVANT J.-C.

CHLOÉ.

La sage Hélène aima Pâris, un pâtre aussi.

DAPHNIS.

Et moi, pâtre, j'embrasse une autre Hélène ici.

CHLOÉ.

Vantard! pour un baiser! Qu'est-ce? une bagatelle.

DAPHNIS.

Ah! le miel est moins doux! ta lèvre, qu'en dit-elle?

CHLOÉ.

Ma lèvre, je l'essuie! et ton baiser s'en va.

DAPHNIS.

Ta bouche me provoque? Essuie encor ceux-là.

CHLOÉ.

Va-t'en baiser tes veaux; respecte une innocente.

UN PEU PARTOUT

EN L'AN DE GRACE 1864

CHLOÉ.

Qui, moi, votre maîtresse? Ah! ce mot m'injurie!

DAPHNIS.

Tout d'abord aimons-nous; le reste est pruderie.

CHLOÉ.

Je veux bien vous aimer, mais à titre d'époux.

DAPHNIS.

L'époux détruit l'amant; ce titre seul est doux!

CHLOÉ.

Alors, n'en parlons plus : je veux n'aimer personne.

DAPHNIS.

Regardez-moi sans rire. — Ah! vous riez, friponne.

CHLOÉ.

Laissez-moi votre estime, et gardez votre amour.

DAPHNIS.

Sois moins fière! Un seul jour fane la fleur naissante.

CHLOÉ.

Raisin mûr est nectar; rose ouverte est parfum.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers; écoute un mot, rien qu'un.

CHLOÉ.

Ce mot, à mes dépens j'ai trop failli l'apprendre.

DAPHNIS.

Ma flûte a de beaux sons : viens sous l'orme l'entendre.

CHLOÉ.

Va jouer seul! Je crains des jeux où l'on est pris.

DAPHNIS.

Farouche enfant! Vénus vengera tes mépris.

CHLOÉ.

Je me ris de Vénus : Artémis me protége.

DAPHNIS.

A moi, Vénus! Punis ce défi sacrilége!

DAPHNIS.

La phrase est du roman : vous l'aurez lue un jour.

CHLOÉ.

C'est bien mal de railler une innocente fille.

DAPHNIS.

Je veux vous faire un sort : voyons, soyez gentille.

CHLOÉ.

Me faire un sort, je crois, c'est m'acheter l'honneur.

DAPHNIS.

C'est recevoir l'amour et donner le bonheur.

CHLOÉ.

J'aurais honte, à ce prix, d'être votre obligée.

DAPHNIS.

Vous êtes, par ici, fort pauvrement logée.

CHLOÉ.

Je travaille, je chante, et me console ainsi.

DAPHNIS.

Attendre un pain douteux, c'est vivre de souci.

CHLOÉ.

A moi, Diane! A bas les mains, ou gare aux yeux!

DAPHNIS.

Seule, espères-tu fuir l'Amour, dompteur des dieux?

CHLOÉ.

Par Pan! je le fuirai. — Mais finis donc, satyre!

DAPHNIS.

Aux bras d'un pire amant je crains qu'il ne t'attire.

CHLOÉ.

Plusieurs se sont offerts : mon cœur n'a pas battu.

DAPHNIS.

L'époux du cœur est seul devant toi : me veux-tu?

CHLOÉ.

Berger, que faire? On dit l'Hymen plein de tempêtes.

DAPHNIS.

Mensonge! Il mène en chœur les plaisirs et les fêtes

CHLOÉ.

Esclaves, nous tremblons sous un maître jaloux.

CHLOÉ.

On est pieuse, on prie ; et Dieu vous vient en aide.

DAPHNIS.

Le mal de ce régime est qu'on meurt du remède..

CHLOÉ.

Tenez, vous m'agacez ! On n'est pas plus moqueur.

DAPHNIS.

Dites plutôt qu'un autre a surpris votre cœur.

CHLOÉ.

Plusieurs m'ont fait la cour : aucun ne m'a charmée.

DAPHNIS.

Tant mieux ! Vous me devrez votre heure d'être aimée.

CHLOÉ.

Est-ce donc si pressant qu'on ne puisse aviser ?

DAPHNIS.

Espérer, en amour, nous nommons ça poser.

CHLOÉ.

Et la chute, en amour, comme est-ce qu'on la nomme ?

DAPHNIS.

Vous régnez au logis; l'esclave, c'est l'époux.

CHLOÉ.

Et le dard de Lucine? Horrible est sa blessure!

DAPHNIS.

Contre ce mal charmant Diane te rassure.

CHLOÉ.

On est mère, on allaite: adieu le corps vanté!

DAPHNIS.

Mère, on voit en ses fils refleurir sa beauté.

CHLOÉ.

Si j'exauce tes vœux, dis! qu'aurai-je en partage?

DAPHNIS.

Tout! mon bétail, mes bois, et ce gras pâturage.

CHLOÉ.

Jure au moins que jamais tu ne me quitteras.

DAPHNIS.

Non, jamais! devrais-tu me bannir de tes bras.

DAPHNIS.

Conquête pour la femme, et servage pour l'homme.

CHLOÉ.

Chute affreuse ! Je tremble, ah ! rien que d'y penser.

DAPHNIS.

O folle ! C'est un pas doux et prompt à passer.

CHLOÉ.

Et qui vous met à mal bien des pauvres novices.

DAPHNIS.

Pour conjurer ce risque il est mille artifices.

CHLOÉ.

Vous parliez de me faire un sort ! expliquez-vous.

DAPHNIS.

Je vous donne maison, chevaux, laquais, bijoux...

CHLOÉ.

Tout cela ? Non ! je veux vous aimer pour vous-même.

DAPHNIS.

C'est parler en bon cœur ; cher ange, que je t'aime !

CHLOÉ.

Vrai? J'aurai ma maison, mon lit, ma bergerie?

DAPHNIS.

Et, de plus, ce troupeau qui paît dans la prairie.

CHLOÉ.

Que dire à mon vieux père? Il faut tout dire au bout.

DAPHNIS.

Tu n'as qu'à me nommer : il approuvera tout.

CHLOÉ.

Ton nom? — Doux est le nom de la personne aimée!

DAPHNIS.

Daphnis. Mes auteurs sont Lycidas et Nomée.

CHLOÉ.

Honnête est ta maison; mais mon sang vaut le tien.

DAPHNIS.

Oui, Ménalque ton père est un homme de bien.

CHLOÉ.

Montre-moi donc tes bois, ton enclos, ton étable.

CHLOÉ.

Hé, dites! La maison sera vraiment à moi?

DAPHNIS.

A qui donc! Dès demain je te mettrai chez toi.

CHLOÉ.

Si ma mère savait!... cher monsieur, quelle faute!

DAPHNIS.

On tient son enfant riche en estime plus haute.

CHLOÉ.

Dites-moi votre nom; j'en raffole, à coup sûr!

DAPHNIS.

Je suis fils de famille, et l'on m'appelle Arthur.

CHLOÉ.

Divin! — Moi, Juanita; c'est mieux porté que Jeanne.

DAPHNIS.

Joli nom, tout empreint de couleur castillane.

CHLOÉ.

A propos, au théâtre irai-je quelquefois?

DAPHNIS.

Viens là-bas où fleurit le cyprès vénérable.

CHLOÉ.

Paissez, chèvres! Daphnis dans ses biens me conduit.

DAPHNIS.

Broutez, taureaux! Chloé sous ces bosquets me suit.

CHLOÉ.

Hé! fureteur! que fait ta main dans mon corsage?

DAPHNIS.

De ces pommes en fleur je m'assure le gage.

CHLOÉ.

Ta main... retire-la. Je suis toute en émoi.

DAPHNIS.

Craintive enfant, pourquoi trembler? Rassure-toi.

CHLOÉ.

Tu m'as jetée à terre... Ah! ma robe est perdue!

DAPHNIS.

Vois! la peau d'un agneau sur l'herbe est étendue.

DAPHNIS.

Comment donc! au théâtre, à la Chaumière, au Bois.

CHLOÉ.

Quel bonheur! — Non, c'est mal! ô mon Dieu, je suis folle!

DAPHNIS.

D'un amoureux baiser scellons cette parole.

CHLOÉ.

Que faites-vous, Monsieur? Ce n'est pas bien du tout!

DAPHNIS.

De la possession je prends un avant-goût.

CHLOÉ.

A bas la main! — Sortez cette main, ou je crie.

DAPHNIS.

Tu te compromettrais. Quelle plaisanterie!

CHLOÉ.

Mais vous me chiffonnez. Voyez donc l'enragé!

DAPHNIS.

Ma mignonne, l'Amour aime le négligé.

CHLOÉ.

Ma ceinture, à présent! Pourquoi la dénouer?

DAPHNIS.

Mes arrhes à Vénus! Je veux la lui vouer.

CHLOÉ.

Arrête! quelqu'un vient... écoute! une voix clame.

DAPHNIS.

C'est la voix des cyprès chantant l'épithalame.

CHLOÉ.

Je suis nue!... ô méchant!... ma robe est en lambeaux!

DAPHNIS.

L'époux te donnera des vêtements plus beaux.

CHLOÉ.

Le désir promet tout; puis, la soif assouvie...

DAPHNIS.

Que ne puis-je en ton sein faire passer ma vie!

CHLOÉ.

Phœbé, détourne-toi! Ma faute est sur mon front!

CHLOÉ.

Vous allez déchirer ma robe, c'est indigne!

DAPHNIS.

Le satin te fera d'autres feuilles de vigne.

CHLOÉ.

Au moins, fermez la porte : on monte l'escalier.

DAPHNIS.

Fol effroi! c'est un chat qui gratte le palier.

CHLOÉ.

Eh bien! vous la fermez? — Grand Dieu! me voilà prise!

DAPHNIS.

Va! l'Amour qui te prend fera ta cage exquise.

CHLOÉ.

Oui, promesses en l'air! Demain vous en rirez.

DAPHNIS.

Tout! tout pour un aveu de tes sens enivrés!

CHLOÉ.

Monstre! est-ce assez t'aimer? — Doute après cette preuve!

DAPHNIS.

Faute heureuse! Vénus et l'Amour l'absoudront.

CHLOÉ.

Hélas! j'arrivai fille, et m'en retourne femme.

DAPHNIS.

Épouse, bientôt mère, et plus chère à mon âme

Ainsi tous deux, cueillant la fleur de leur matin,
Gazouillaient, et, furtifs, loin du nid clandestin,
Regagnaient leurs troupeaux errants dans la vallée,
Chloé, les yeux confus, la pensée affolée,
Daphnis, le cœur en joie et le regard hautain.

DAPHNIS.

Dites donc, vous mentiez! — Vous êtes déjà... veuve!

CHLOÉ.

Tu pars? et tes serments? Méchant! de grâce, un mot!

DAPHNIS.

Non! vous m'avez trompé; cherchez un autre sot.

Ainsi nos amoureux, à charge de revanche,
Comme deux fins joueurs, se quittent manche à manche;
Chloé gronde en son cœur de dépit étouffé,
Et Daphnis, fredonnant l'air de la *Dame blanche*,
Allume son cigare et rentre à son café.

POÉSIES DIVERSES

LA GRISE

BALLADE DAUPHINOISE

Dresse l'oreille, ohé ! la Grise
Mets bas ici ton cavalier.
Garçon ! l'avoine au râtelier !
Mignonne, ouvre-moi la remise

Hé ! Marthe ! c'est ton fiancé !
Embrasse-moi. Je viens reprendre
Mon cœur à qui doit me le rendre,
Mon bonheur où je l'ai laissé.

Dresse l'oreille, ohé ! la Grise !
Mets bas ici ton cavalier.
Garçon ! l'avoine au râtelier !
Mignonne, ouvre-moi la remise.

— « Mon beau garçon, mais vous riez !
Cherchez ailleurs votre promise.
Ne passez-vous point vers l'église?
On y voit mes bans publiés. »

L'oreille basse, ohé ! la Grise !
Détale avec ton cavalier.
Un autre mange au râtelier !
Je me suis trompé de remise.

— « Gros jaloux, voici la croix d'or
Qui reçut notre foi jurée;
Tes baisers l'avaient consacrée :
Veux-tu bien la bénir encor ? »

Dresse l'oreille, ohé ! la Grise !
Mets bas ici ton cavalier.
Garçon ! l'avoine au râtelier !
Mignonne, ouvre-moi la remise.

— « La remise n'a plus de foin,
La huche n'a plus de farine,
Les rats dansent dans la cuisine,
L'araignée en tient chaque coin. »

L'oreille basse, ohé! la Grise!
Détale avec ton cavalier.
Quand la Faim mord le râtelier,
L'Amour se bat sous la remise.

— « Vois, grand nigaud! le toit est neuf,
Les murs blancs, la persienne verte.
A travers la porte entr'ouverte
Rit le bahut, plein comme un œuf. »

Dresse l'oreille, ohé! la Grise!
Mets bas ici ton cavalier.
Garçon! l'avoine au râtelier!
Mignonne, ouvre-moi la remise.

Et l'enfant, tu n'en parles pas?
— « Aux bâtards on jette la pierre;
Je l'ai noyé dans la rivière :
C'est pour nous un fier débarras. »

L'oreille basse, ohé! la Grise!
Détale avec ton cavalier.
Il pleut du sang au râtelier,
La Justice ouvre la remise.

— « De mon lit tu sais le chemin,
Monte, et vois notre ange : il repose
Sous nos rideaux, comme une rose
Dans une touffe de jasmin. »

Dresse l'oreille, ohé ! la Grise !
Mets bas ici ton cavalier.
Garçon ! l'avoine au râtelier !
Mignonne, ouvre-moi la remise.

LE NID

Oh ! comme il chantait autrefois,
Ce nid magique, au temps des séves !
Dans mon cœur, plein de jeunes rêves,
Oh ! combien gazouillaient de voix !

Oiseau du cœur, Amour timide,
Votre flanc pour fuir est ailé.
Le beau chanteur s'est envolé,
Le cœur est mort, le nid est vide !

Il y couvait tant d'avenir !
Que reste-t-il de l'infidèle ?
Une plume ôtée à son aile,
Triste épave du souvenir !

Reviendra-t-il, l'enfant céleste ?
Reviendra-t-il, l'oiseau béni ?
Si je lui réparais son nid !
Si du cœur j'animais le reste !

Hélas! même enfant au berceau
Ne rentre pas deux fois de suite;
Et l'Amour dans le nid qu'il quitte
Ne revient pas plus que l'oiseau!

PASTICHE

A MADAME HORTENSE JUGE, A CREST

Dans ses cheveux aux nattes fauves,
En bandeau royal assemblés,
J'entremêle aux bluets des blés
Les mauves.

Je prends des cerises vermeilles,
Rivales des coraux ardents,
Dont je lui fais de beaux pendants
D'oreilles.

Au lieu du roseau de l'Alphée,
Je place un rameau vert des bois,
Comme un thyrse, en ses menus doigts
De fée.

Et je lui dis : « Sois la bacchante
Dont le profil est buriné
Autour du rython couronné
D'acanthe.

« Réponds au transport qui me presse!
Par un sortilége irritant,
Fais que je vive un seul instant
En Grèce!

« Sans retard, emporte mon âme
A Lesbos, Naxos ou Délos,
Cieux où le cygne au bord des flots
Se pâme.

« Je rêve d'un divin poëme :
En Glycère y ferais-tu bien !
Brodons d'un rhythme ionien
Ce thème. »

Elle boudant : « Quelle folie
De singer les rôles passés !
Dans le mien je me trouve assez
Jolie.

« Poëte aux songes lunatiques,
Me diras-tu par quels côtés
Ma beauté le cède aux beautés
Antiques?

« Tu sais de fort savantes choses;
Mais il est un sot en amour,
Qui ne veut que sous certain jour
Les roses,

« Et qui, pouvant à l'aise prendre
Le Phénix, vif, et le toucher,
S'en va gratter sous le bûcher
Sa cendre ! »

Et la belle, avec insolence,
De ses cheveux tout chiffonnés
Détachant les fleurs, à mon nez
Les lance;

Les cerises sont arrachées;
Et des quatre fruits savoureux
Ses fines dents ne font que deux
Bouchées.

Puis, partant d'un éclat de rire :
— « J'ai mis ton poëme en défaut;
Mais la chute est neuve, il nous faut
L'écrire. »

Et du rameau sa main armée
Traça sur les sables rosés
Cette idylle, entre deux baisers
Rimée.

DEVISE AMOUREUSE

Pour que l'avenir se souvienne encore
D'un si beau lien,
J'ai voulu graver sur un sycomore
Son chiffre et le mien.

Tandis que le fer pénètre avec force
Dans le tronc puissant,
Une claire voix, de la vive écorce,
Fuit avec le sang :

« Maudit le brutal qui me martyrise
A coups de couteau !
Ne peux-tu sur toi tailler la devise
De ton memento?

« On verrait dans peu ce chiffre ironique
A d'autres noué,
Et ton sein, pareil au flanc d'un cacique,
Partout tatoué !

« Pourquoi m'imposer l'amer privilége
D'étaler au jour
Le flagrant délit de ton sacrilége,
O voleur d'amour ?

« Écris sur les eaux, écris sur le sable
Ton frêle serment,
Sur l'aile des vents, sur l'insaisissable,
Sur tout ce qui ment !

« Mais l'arbre vivace a bonne mémoire :
J'en aurai pour toi !
Demain ce rébus, aujourd'hui ta gloire,
Sera ton effroi !

« Quand tu passeras, fier, au bras d'une autre,
En lisant ce nom,
Elle s'écrîra : « N'est-ce pas le vôtre ? »
Ose dire : non !

« Chaque heure affaiblit l'image enfermée
Dans vos cœurs étroits ;
Chaque heure élargit la marque imprimée
Dans le cœur du bois ;

« Et le même jour où, las de son rêve,
L'homme en guérira,
Par la plaie horrible exhalant sa séve,
L'arbre en périra ! »

ET VOGUE LA NACELLE

D'une branche d'aune courbée,
Qui regarde aller le ruisseau,
Une feuille est tombée
Esquif au fil de l'eau.

Deux papillons, Dryade et Faune,
En s'ébattant s'y sont posés ;
L'un a le corset jaune,
L'autre a les flancs rosés.

Ils entr'ouvrent à l'air qui joue
Leurs quatre ailes en éventail ;
Elle, trône à la proue,
Lui, siége au gouvernail.

On voit passer sous leur corsage
Des frémissements convulsifs,
Et leur regard dégage
Mille rayons lascifs.

Oubliez comme un mauvais songe
La terre où sont vos ennemis,
Où le serpent s'allonge,
Où rampent les fourmis;

Beaux servants du Plaisir volage,
Vous aborderez, Dieu sait où;
Mais qu'importe la plage?
Les fleurs s'ouvrent partout.

Aux feux couchants l'esquif se berce
Dans un sillage ombré de fard;
En passant, il renverse
L'urne du nénuphar.

N'arrête pas leur course folle,
Triste fleur au parfum mortel,
Dont le cœur se désole
D'un veuvage éternel.

A l'orchestre, dame cigale!
Éphémères, vite, au ballet!
En flammes de Bengale
S'allume le Follet.

Sur l'ajonc, frissonnante ondine,
La libellule danse en rond;
La rainette en sourdine
Glousse un air d'Obéron.

Et le glaïeul, chéri des Fées,
Balance, comme un encensoir,
D'odorantes bouffées
Sur les songes du soir.

Mais là-bas quelle voix confuse
Tout à coup vient de retentir?
C'est la voix de l'écluse
Qui va les engloutir !

Et, tout pensif, je me rappelle
Cet air qu'Elle chantait toujours :
« Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours ! »

La Burbanche en Bugey, septembre 1858.

ÉMOTIONS NOCTURNES

La Nuit tend sur le ciel brouillé
Ses ailes d'argent ponctuées;
La lune, comme un soc rouillé,
Laboure le champ des nuées.

A ma droite, le haut rocher
Dresse à pic ses frontons livides
D'où semblent vers moi se pencher
De sinistres cariatides.

A gauche est la forêt, fouillis
De trous noirs et de formes glauques,
Où le torrent, sous le taillis,
Précipite ses notes rauques.

Devant moi, le grand chemin gris,
Plein de ressauts, brusquant sa pente,
Le long des ormes rabougris
En lacets fantasques serpente.

L'œil, aussi loin qu'il peut plonger
Dans la perspective indécise,
De chaque objet voit émerger
La Peur debout, couchée, assise.

Voici chanter l'orchestre noir!
C'est l'atropos au vol oblique,
Qui, chargé d'un crâne en sautoir,
Fait sa ronde mélancolique.

C'est l'essaim des ténébrions,
Goules dont la trompe altérée
Ronfle autour des corruptions
Les fanfares de la curée.

L'élytre, invisible grelot,
Sonne l'essor du scarabée;
Sous les mousses le surmulot
Grignote une noix dérobée.

De tous côtés partent des sons,
Notes grêles, sourdine éteinte;
On chuchote dans les buissons,
La flaque gémit, l'herbe tinte.

Le pic-vert, du chêne caduc
Sans repos martèle l'écorce;
Et, dans son trou, geint le grand-duc
Comme un mourant à bout de force.

Des formes vagues d'oiseaux lourds
Dans l'air entre-croisent leur voie,
Avec des bruits d'aile si sourds
Qu'on dirait des frissons de soie.

On entend mille bonds froisser
L'herbe de la lande voisine;
On sent plus qu'on n'y voit glisser
Le corps efflanqué de la fouine.

On a des soupçons incertains
De sang chaud fumant par bouffées,
De viols, de rapts clandestins,
Et de tortures étouffées.

Moi, je vais seul par cette nuit,
Les cheveux droits, et craignant noise.
Seul, non! quelqu'un de près me suit,
Comme un gueux d'allure sournoise.

On tient à savoir ce que fait
Un inconnu qui vous talonne :
Je siffle un refrain. — Lui se tait :
Méchant indice ! il m'espionne.

Tels que deux voleurs fourvoyés,
Nous nous hâtons de connivence :
Lui, mettant ses pieds dans mes pieds;
Moi, cherchant à gagner l'avance.

Je voudrais bien le dépasser !
Mais j'ai beau louvoyer et feindre,
Il me poursuit sans se presser,
Comme un coureur sûr de m'atteindre.

Si j'hésite, il hésite aussi.
Je vais m'appuyer à la borne;
Aussitôt il s'y bute, ainsi
Qu'un chien silencieux et morne

Je remue, il étend les bras;
Je marche, il se remet en route;
Je cours, il allonge le pas;
Qui peut-il être? — Horrible doute!

Es-tu l'homme du grand chemin ?
Ou quelque âme errante en détresse ?
Laisse-moi fuir ! et, dès demain,
Je te ferai dire une messe.

Nous arrivons au même instant
Vers la croix rouge des bruyères.
Je me signe, — il en fait autant :
Il ne veut donc pas des prières.

Il n'est pas si noir guet-apens
Qu'alors ma terreur ne se forge :
S'il allait, en ses bonds rampants,
Soudain me sauter à la gorge !

Mort ou vif, il faut en finir :
Je fais contre lui volte-face.
Au moins le verrai-je venir !
Péril connu perd sa menace.

Et me voilà de mon bâton
M'escrimant, comme après le Diable.
Si c'était lui ! Satan, dit-on,
Est visible, sinon palpable.

Ainsi marchant et trébuchant,
A reculons, la jambe torte,
J'arrive enfin, barres touchant,
Tomber sur le seuil d'une porte.

La porte s'ouvre d'un tel coup.
— « Qui va là ? » — Divine surprise !
C'est Lucy qui me saute au cou ;
L'âtre flambe, et la nappe est mise.

— « O charmante ! je viens de loin,
Pour baiser tes deux lèvres roses.
Quelle nuit ! Le ciel m'est témoin
Que j'ai vu d'effroyables choses ! »

Je pense à l'autre. Dieu merci !
Je l'aperçois sur la muraille,
Embrassant l'ombre de Lucy
Dont j'embrasse la fine taille.

Hé quoi ? c'est moi-même, vraiment,
Qui me suivais, muet Sosie ?
L'ombre a failli tuer l'amant ;
J'en ai l'âme encore saisie !

Lucy riant : — « De ton effroi
La cause, ami, n'est pas nouvelle :
J'en sais de plus braves que toi
Dont l'Ombre a tourné la cervelle.

« Mais sache un secret qui nous rend
Victorieux de la Chimère :
Je le tiens de ma mère-grand
Qui le tenait de sa grand'mère.

« L'Ombre en peine qui suit nos pas,
C'est un veuf qui se désespère ;
Comme toute chose ici-bas,
Dieu les fit pour aller par paire.

« Marions-nous ; et, dès demain,
Au soleil, comme au clair de lune,
Tu pourras voir, en tout chemin,
Deux ombres te suivre au lieu d'une.

« Et dans neuf mois, rien ne défend
Qu'il sorte une autre ombre des nôtres,
L'ombre mignonne d'un enfant,
Une autre encor, puis encor d'autres.

« Et deux par deux, le compte est rond,
Quand on est douze on est vingt-quatre,
De quoi fournir au plus poltron
Une belle armée à tout battre. »

— « J'y songeais, dis-je, ô ma Lucy !
Mais vingt-quatre est un bien gros nombre ;
Moitié, c'est déjà grand souci,
Même en lui retranchant son ombre. »

Ainsi gaîment nous devisons
Et du cœur échangeons les arrhes,
Tandis qu'aux lueurs des tisons
Nos Ombres font des jeux bizarres.

Minuit sonne au lointain clocher.
L'espiègle m'attire auprès d'elle ;
Je vois les Ombres se chercher,
Et... Lucy souffle la chandelle.

La Burbanche en Bugey, septembre 1860.

DANS MON VILLAGE DE LYON

Dans mon village de Lyon
Nous avons aussi nos merveilles :
Des gens de plume et de crayon,
Voire des commis de rayon,
Et des abeilles.

Nous avons deux jolis ruisseaux
Où l'on peut se noyer sans peine;
Ils portent d'assez fiers bateaux,
Et fourniraient de belles eaux
A votre Seine.

Nos huttes sont en fin moellon;
L'art pour l'art y tient peu de marge
La mouche à miel y vit en long
Sans jalouser votre frelon
Qui vit en large.

A part maints gueux à peu près nus,
Nos naturels portent du linge;
Leurs types, qui vous sont connus,
Vont de Maritorne à Vénus,
De l'ange au singe.

On voit là, tout comme chez vous,
Des dames plus ou moins fidèles,
Des maris plus ou moins jaloux,
Et des chasseresses d'époux
Plus ou moins belles,

Des petits-vestons presque sots,
Des robes rouges presque graves,
Des habits noirs presque dévots,
Des caissiers, — peut-être idiots,
Mais presque braves, —

Des fats choyés, des cœurs trahis,
Du rire en deuil, du deuil en fête,
Et pas mal d'esprits enfouis.
(Non plus qu'ailleurs, en mon pays
Nul n'est prophète.)

On y mange à peu près son pain,
On y boit à peu près son verre,
On y vit à peu près son train,
On est même à peu près certain
D'aller en terre.

Que Paris nous fasse la loi
Par un côté brillant qui frappe,
Par un certain... je ne sais quoi,
Par une certaine... (aidez-moi,
Le mot m'échappe),

Je tiens ce point pour éclairci;
Mais encor vaut-il qu'on en glose?
C'est bien là mon moindre souci :
Bâiller là-bas, bouder ici,
C'est même chose.

Si j'avais ce bâton sans prix
Dont les enchanteurs font usage,
En deux gentils vallons fleuris
J'irais transformer et Paris
Et mon village.

BIBLIOTHECA

Toute cage est cage au pinson;
La meilleure est la cage ouverte.
Mon choix est fait : — Vite, un buisson!
Je vais chercher de Robinson
L'île déserte

18 février 1870.

LE MAGNIFICAT D'AVRIL

En avril, sur le mode antique,
La Terre entonne un beau cantique :
« O gentil Soleil ! sois loué !
Phœbus évohé ! »

Le Soleil répond à la Terre :
« Je viens accomplir le mystère
Nouveau toujours, si vieux déjà !
Ave Maïa ! »

- Dieu te mit au front l'étincelle,
Et de la nuit universelle
Le voile sombre fut troué.
Phœbus évohé !

— Quand il te fit, beauté suprême,
Dieu dit, s'admirant dans toi-même :
« Mon chef-d'œuvre, enfin le voilà !
Ave Maïa ! »

— Je n'étais qu'inertie et fange;
Mais à ton aspect, ô bel ange,
Mon flanc soudain fut remué.
Phœbus évohé!

— Je n'eus qu'à toucher tes mamelles,
Et l'essaim des formes jumelles
En sortit et s'apparia.
Ave Maïa!

— C'est toi l'Esprit de la semence
Par qui le fini recommence,
En qui l'être est continué.
Phœbus évohé!

— C'est toi, ma succube sacrée,
Vierge et mère, dont le sein crée
Et reprend tout ce qu'il créa.
Ave Maïa!

— En vain tes baisers m'ont brunie;
Ma beauté n'en est pas ternie,
Ni ton amour diminué.
Phœbus évohé!

— Je t'adore, pleine de grâce,
Toujours aimante et jamais lasse,
Qu'en vain nul désir ne pria!
Ave Maïa!

— Sois pour ta race un Dieu propice;
Ne permets plus de sacrifice
Par le sang humain pollué.
Phœbus évohé!

— L'abîme est clos; prends confiance!
Quand il fit l'arche d'alliance,
L'Éternel sur toi l'appuya.
Ave Maïa!

— Quand je mourrai, bois mon haleine,
Bois mon bonheur et bois ma peine,
Pour qu'en toi tout soit renoué.
Phœbus évohé!

— Douce est la mort! c'est le coup d'aile
Qui fraye une route nouvelle
Aux mondes que Dieu maria.
Ave Maïa!

— Mes forêts, faites vos toilettes;
Rouvrez, mes fleurs, vos cassolettes :
Saluons l'époux enjoué!
Phœbus évohé!

— Gloire au Très-Haut, et paix sur l'homme!
Je renais Amour, moi qu'on nomme
Le Christ, le mort, le paria!
Ave Maïa!

Décembre 1866.

AH! CES ROSES!...

Dans la chambre aux douces couleurs
S'étageaient des vases de fleurs,
Séductions en serre écloses.
— Ah! ces roses!...

Je pressais ses mains humblement,
Novice en ce duo charmant
Dont nos soupirs marquent les pauses
— Ah! ces roses!...

Elle murmurait : « Dis-moi bien
Que je n'aurai remords de rien;
Respecte-moi, songe à nos clauses... »
— Ah! ces roses!...

« Mais qui peut me troubler ainsi?
Il me semble qu'on meurt ici
D'ivresse et de mille autres causes. »
— Ah! ces roses!...

« Laisse-moi partir, il est tard...
Je suis perdue!... » — Et son regard
Allait du lit aux portes closes.
— Ah! ces roses!...

Elle ajoutait, folle d'émoi :
« Sommes-nous seuls? embrasse-moi!
Non! non! sois maudit si tu l'oses!... »
— Ah! ces roses!...

C'eût été mon premier baiser!
Je n'eus pas l'audace d'oser :
J'étais naïf sur tant de choses!
— Ah! ces roses!...

L'ENFANT TERRIBLE

Je suis le maître d'une esclave
Qui me brave
Et me cajole au même instant,
Dont l'humeur petille en saillies,
En folies,
— Terrible enfant, — qu'on aime tant!

C'est la candeur et la malice,
Le caprice
Cueillant et déchirant les fleurs,
La coquette mutinerie
Qui marie
L'éclat du rire avec les pleurs

Écoutez-la! — C'est Juliette
L'alouette
L'avertit que le ciel est clair.
L'entendez-vous? — ce chant sonore,

C'est Lénore
Menant, la nuit, un train d'enfer.

Vous diriez parfois mon amie
Endormie :
Méfiez-vous de ses yeux lourds.
Ne l'agacez pas ! c'est la chatte
Dont la patte
A de l'acier sous le velours.

Curieuse et bravant la honte,
Elle affronte
Le sinistre en cherchant le beau,
Et de tels dangers se dérobe
Que sa robe
Laisse en tout lieu quelque lambeau

Pour se prouver ce qui la grise,
Elle brise
Le verre où sa lèvre a puisé ;
Il n'est pas d'effrayant arcane
Où Morgane
N'ait vu passer son nez rusé.

Insatiable est son envie :
De ma vie
J'ai fait deux lots, l'Amour et l'Art.
« Ce dernier lot, dit-elle, est nôtre;
Quant à l'autre,
Que nul n'y touche ! c'est ma part ! »

Ne dites pas : « Je la possède ! »
Elle cède
Pour mieux fuir vos bras maladroits,
Et quand elle est bien loin, la belle
Vous rappelle
D'un baiser au bout de ses doigts.

Je l'adore et veux qu'on le sache.
Qui s'en cache
N'est pas digne de l'épouser.
Épousons-nous, charmante folle,
Mon idole !
Et laissons le monde en jaser.

As-tu souci d'un diadème ?
En Bohême

Cela se trouve en cherchant bien.
As-tu le goût de la campagne?
En Espagne
Les beaux châteaux ne coûtent rien.

Janvier 1870.

SUR MA MONTAGNE

A MADEMOISELLE ADÈLE SOUCHIER

Sur ma montagne, écho sonore
Du bruit de ma chère cité,
J'ai fait mon nid que l'aigle ignore
Dans le taillis que j'ai planté.
Les Alpes lui jettent leur brise,
Il est tourné vers l'Orient,
Et le Rhône à ses pieds se brise,
Majestueux et souriant.

Le bruit de ma chère cité
Plaît à la Muse, hôte fidèle
Des toits où se meut auprès d'elle
Le travail, cette liberté
Du poëte et de l'hirondelle.

J'ai fait mon nid que l'aigle ignore,
Assez haut pour que le serpent

Ne puisse l'atteindre en rampant,
Assez bas pour qu'on voie éclore
L'essaim qu'à son heure il répand.

Dans le taillis que j'ai planté,
Le sol de fleurettes fourmille;
Tu les nommerais, jeune fille,
« *Modestie* et *Simplicité* »,
Car ce sont fleurs de ta famille.

Les Alpes lui jettent leur brise ;
Par ce temps de dégoûts maudits
Qui domptent nos cœurs affadis,
Bienheureux les fronts qu'électrise
L'âpre vent des sommets hardis!

Il est tourné vers l'Orient,
Où tout soleil nouveau se lève,
Où Dieu s'épanouit sans trêve,
Où l'avenir impatient
Voit blanchir l'aube de son rêve.

Et le Rhône à ses pieds se brise.
Tu le connais, cet indompté!

Amoureux de qui l'a chanté;
Sur lui penchée il t'a surprise,
Et par lui tu sais ta beauté.

Majestueux et souriant,
Il passe, et murmure à sa plage
Deux noms suaves, qu'en fuyant
Ses flots se chantent d'âge en âge.
Pétrarque dort mangé des vers,
Mais Laure est à Valence encore;
Sa voix m'arrive avec tes vers
Sur ma montagne, écho sonore.

16 mars 1870.

DANS LES LIMBES

A MON AMI M.-C. GUIGUE

Hélas ! j'allais franchir la porte étroite et basse,
L'échancrure sinistre où notre corps ne passe
Qu'en s'allongeant.
Mais, Dieu ! sur quel abîme inconnu s'ouvre-t-elle ?
Et j'éprouvais dans l'âme une angoisse mortelle,
En y songeant.

Quoi ! seul passer par là ! seul gagner cette issue
Que nul regard humain n'a jamais aperçue !
Seul au départ !
Et, vers ceux qui sans moi juraient ne pouvoir vivre
Me retournant, je dis : « Quelqu'un veut-il me suivre
Dans ce hasard ? »

Mon tendre ami de cœur, mon second moi s'excuse :
Il a, dit-il, la fin d'un roman qui l'amuse
A dévorer.

Ma chère Juliette — un dévoûment céleste! —
Sanglote : « Ami cruel, puisque tu pars, je reste
Pour te pleurer! »

Ma bonne mère — elle est, il est vrai, fort âgée —
Me dit : « J'ai commandé mon deuil : bien obligée!
Pars, et m'attends! »
D'autres, moins doux, rivaux dont le regard m'évite,
Jasent entre eux : « Le fat! Qu'il s'en aille donc vite!
Il est bien temps. »

Résigné cette fois, j'ouvre le guichet triste,
Sans plus jeter les yeux vers ce monde égoïste
Qui ne m'est rien,
Quand tout à coup, forçant la porte entre-bâillée,
Bondit à mes côtés une forme éveillée :
C'est mon vieux chien!

Nous étions justement sur la limite bleue
De l'immense absolu. — Lui, remuant la queue :
« O le méchant!
Qui partais sans mot dire et me laissais derrière!
Mais vois! j'ai su trouver la route sous ta pierre,
En m'y couchant. »

Je l'embrasse ; et tous deux bien gais, comme on suppose,
Nous cheminons. Guidés par la lanterne rose
D'un feu follet,
Nous arrivons au pied d'une admirable enceinte
Où sont inscrits ces mots en hébreu : « Cité sainte. »
L'endroit nous plaît.

« Toc, toc, toc ! ouvrez-nous, grand saint Pierre! nous sommes
Deux bons amis venant de la cité des hommes
Tout de ce pas. »
—« Vous, l'Ame, entrez par là ! me crie une voix forte;
Mais laissez-moi ce chien qui vous suit à la porte :
On n'en veut pas. »

En vain je prie, et pleure, et le flatte, et l'enjôle,
J'attendrirais plutôt une porte de geôle
Ou quelque roc.
Un pieux souvenir à propos m'illumine :
Ne puis-je voir, dis-je humble et d'une voix câline,
Le grand saint Roch? »

Le saint paraît. — « Mon père, une ancienne légende
Vous prétendit porté d'une tendresse grande
Pour certain chien.

Vous mort, qu'est devenu ce fidèle Pyrame
Entre les bras de qui vous avez rendu l'âme
En bon chrétien ? »

— « Mon fils, heureux les cœurs qu'un mépris salutaire,
Comme d'un vil fumier, des choses de la terre
A détachés !
Aimer un animal, c'est aimer la poussière ;
Et Satan m'inspira cette attache grossière,
Pour mes péchés.

« Les premiers jours, mon chien, comme un chien qui s'observe,
Fit l'effacé, joua la crainte et la réserve,
Et peu à peu
S'y prit si bien qu'il eut la moitié de mon âme :
J'en vins à ne pouvoir, sans penser à Pyrame,
Penser à Dieu.

« Compagnons de l'épreuve et morts à la même heure,
Quand nous vînmes frapper à la sainte demeure,
Lui dans mes bras,
Saint Pierre s'écria : « Qu'est-ce là qu'on m'apporte ?
Vous, l'Ame, entrez ! mais toi, l'Instinct, reste à la porte :
On n'en veut pas ! »

« Moi pécheur, j'hésitais, tant je trouvais barbare
La loi qui joint les cœurs là-bas, puis les sépare
Sur le tombeau.
Mais là dedans montaient les suaves cantiques
Des séraphins tout blancs et des vierges mystiques ;
C'était bien beau !

« Et je crus dans ces voix — ravissante chimère ! —
Ouïr le tendre appel de mes sœurs, de ma mère,
De tous mes morts !
Dès lors je fus vaincu. — Sans détourner la tête,
Je pénétrai céans, laissant la pauvre bête
Pleurer dehors.

« S'il s'en souvient, je crois qu'il s'en souvient à peine;
Puis, le bonheur d'un chien, c'est quand il se promène
En liberté... »
Erreur, ô grand saint Roch ! loin des fronts portant nimbes.
Il doit trouver, sans vous, bien longue, dans ses limbes,
L'éternité.

Or, tandis que le saint parlait, des hauts portiques
Arrivaient jusqu'à moi comme des chants gothiques
En faux-bourdon.

C'était je ne sais quoi, saintement monotone,
Sur ce ton nazillard dont le moine et la nonne
Ont seuls le don.

Et dans ces chants perçait comme un fausset terrestre;
Je reconnus la voix faisant dans cet orchestre
Son *à parte :*
« Tante Françoise ici ? » m'écriai-je — une tante
Qui m'aimait, pécheresse, et qui m'a, pénitente,
Déshérité.

— « Ma foi, j'ai réfléchi, dis-je à saint Pierre ; écoute !
Que ton beau paradis soit amusant, j'en doute ;
Vois : mes amis
N'y sont guère venus ; pas un ne me réclame.
Au revoir donc ! — Allons, mon chien, chercher Pyrame
Où Dieu l'a mis. »

Et nous voilà bien loin. Des ombres par centaine
Viennent sentir la nôtre ; — ombres de chiens en peine,
Museau tendu.
Dans ce chassé-croisé de nez flairant sans nombre
Mon chien quête, et soudain s'élance après une ombre.
Je l'ai perdu !

Oui, perdu sans retour! L'ingrat a pris la fuite.
Quelque affreuse Thisbé me l'entraîne à sa suite :
Qui peut dire où?
Déjà là-bas, c'était sa faiblesse, — la seule! —
Certain minois futé de certaine épagneule
Le rendait fou.

Huit jours le ramenaient guéri de cette crise;
Mais comme il est de foi qu'ici tout s'éternise,
Il est de foi
Qu'éternellement fou, sur les pas de la belle,
Il va sans fin courir une piste éternelle
Bien loin de moi.

« Faute absurde, me dis-je. A présent tu l'expies,
Toi qui laissas ta part des félicités pies
Pour un mâtin!
Ame neutre à jamais, volontaire ignorée,
Va! souffre de ce mal sans nom : être égarée
En plein instinct! »

Horreur! Comme à l'appel de la voix qui me raille,
Sur mes pas, des milliers d'ombres de toute taille
Viennent croiser;

Ombres de chiens, de chats et de singes immondes,
Tous ceux que l'homme a dû, depuis l'aube des mondes,
Apprivoiser.

C'est un branle de sauts, de bonds et de voltige,
C'est un fourmillement a donner le vertige ;
Et tout cela
Hurle, glapit, miaule, et tourne, et s'enchevêtre,
Et m'enserre plus près, criant : « Es-tu mon maître?
Que fais-tu là? »

Au même instant je vois, tournoyant dans l'espace,
Des vols d'ombres pareils à la trombe qui passe,
De grands vols noirs
De perroquets criards et d'agaces bavardes,
Tous ceux qui, depuis Ève, ont distrait les mansardes
Et les boudoirs.

C'est un assaut bruyant d'ongle, de bec et d'aile,
Un tourbillonnement à troubler la cervelle;
Et tout cela
Parle, siffle, caquette, et s'agite, et s'empresse,
Et m'entoure en criant : « N'es-tu pas ma maîtresse
Que fais-tu là ? »

Je vais être étouffé dans ce cercle magique
Si je ne puis franchir d'un effort énergique
Ce pas mauvais.
Je tente un grand élan, je tombe... Et je m'éveille
J'avais eu des raisons avec mon chien, la veille,
Et je rêvais

Février 1870.

LA VEILLÉE DES REVES

A ALEXANDRE PIEDAGNEL

En hiver, quand le vent de bise
Hurle au loup dans la forêt grise,
Et que la Muse entre au logis,
Les doigts rougis,

Heureux qui peut, sa porte close
Au froid noir, au souci morose,
Rêver son rêve le plus cher
Près d'un feu clair !

S'il est vrai que le feu recèle
Un esprit dans chaque étincelle,
Flotte, ô chimère, avec l'essor
Des mouches d'or !

J'eus mon rêve dès l'âge tendre :
D'aussi loin qu'il y pouvait tendre,
De ma nourrice il délaçait
Le rond corset.

Il gazouillait : « Çà, que l'on rie !
Je suis la fée Agacerie
Qui tend l'amer en y mêlant
Le doux lait blanc. »

A l'école il vint me distraire ;
Que de *pensums* il me fit faire,
Ce lutin, gentil lézard vif
A l'œil furtif,

Disant : « Chère âme prisonnière,
Je suis l'École buissonnière ;
Prenons, loin des maîtres méchants,
La clef des champs ! »

Un soir, dans ma pauvre mansarde,
Le rêve aimé longtemps s'attarde ;
Il a nez troussé, lourd chignon
Et sein mignon ;

Parlant cette langue divine
Qu'à son insu le cœur devine,
Il soupirait : « Marque ce jour ;
Je suis l'Amour ! »

Plus tard, mâle enfant de la Gaule,
Il vient, le fusil sur l'épaule,
Avant l'aube, exciter du cor
Mon chien Médor ;

Il sonnait : « Je suis la Fanfare
Qui mène la chasse et l'égare
Sur les pas d'un dieu tourmenté
De liberté. »

Voilà qu'une nuit il m'éveille
En bourdonnant à mon oreille
Des refrains qu'il doit au hasard
Plus qu'à Ronsard ;

Son chant disait : « La vie est folle,
Mais de l'absurde on se console
En s'esquivant aux régions
Des fictions. »

Chut ! le voici ! la tête basse,
A mon feu, ce soir, il prend place;
Mais quoi ! des pleurs silencieux
Baignent ses yeux !

Il s'essaye à rire, et fredonne
D'une voix sourde et monotone
Je ne sais quoi, dit et pensé
Au temps passé.

O terreur ! cette voix chagrine
Paraît sortir de ma poitrine;
Et, comme éteints dans mes sanglots,
Tombent ces mots :

« Fraîche nourrice et lézard grêle,
Maîtresse aimée et chien fidèle,
Depuis longtemps nous reposons
Sous les gazons !

« Chacun de nous, caresse éteinte,
Laissa dans ta chair son empreinte,
Et de ton âme, à son départ,
Retint sa part.

« Nous formons cette chaîne aimante
Où l'inconnu qui te tourmente
De désir en désir nouveau
Suit chaque anneau.

« La poésie en vain te reste :
Jaloux de la folle céleste,
Nous troublons ses enchantements
A tous moments.

« La vie est une et se tient toute :
Qui se tourne au bout de la route
Comme jalons y voit semés
Les cœurs aimés.

« Tu grossiras bientôt leur nombre ;
Et, comme un mendiant, ton ombre
Au foyer d'un ami, le soir,
Viendra s'asseoir.

« Je suis le rêve Souvenance,
Le fossoyeur de l'Espérance,
Et je fais métier de parfums
Pour les défunts. »

O triste rêve du poëte,
Retourne à leur tombe muette !
Le feu se meurt, il est minuit!
Mon cœur t'y suit.

26 décembre 1867.

LA VIE

EST UNE CHASSE A L'ÊTRE

La vie est une chasse à l'être,
Où le noir faucon la Douleur,
Liant l'âme au signal du maître,
La rabat vers Dieu l'oiseleur.

Dans cette embûche solennelle,
Alternative de deux maux,
Que fait la pauvre tourterelle
Éperdue entre ses bourreaux?

D'un coup d'aile, avec énergie,
Écartant l'oiseau ravisseur,
Elle plonge et se réfugie
D'elle-même au sein du chasseur.

J'aime mieux le héron sauvage
Qui, l'œil plein d'un superbe ennui,
Attend l'assassin, l'envisage,
Et froidement lutte avec lui.

Des hauteurs où leur choc se noie,
Son mépris n'insulte pas tant
Au mal qui tenaille la proie
Qu'au mal inconnu qui l'attend ;

Et quand, saigné par son vampire,
Il tombe, vaincu du devoir,
Aux pieds du chasseur il expire,
Sans daigner s'en apercevoir.

Janvier 1870.

PRENDS CETTE COUPE

Prends cette coupe! en attendant
Qu'un vin généreux la remplisse,
Vois resplendir dans son calice
L'image de mon rêve ardent.

En y buvant, qu'il te souvienne!
Métal magique, œuvre d'un Dieu,
Ce vase est une bouche en feu
Qui va chercher sans fin la tienne.

Tout au fond, l'or éblouissant
Rougit, comme un désir avide,
Et le bord suave s'évide
Tel qu'une lèvre où court le sang.

Ta lèvre aussi, fleur de délice,
Toute moite d'un suc divin,
Semble, avec la pourpre du vin,
Garder la grâce d'un calice.

Sang de la vigne et vin du cœur,
C'est tout un pour la soif suprême;
Et l'amour n'est-il pas lui-même
La soif, la coupe et la liqueur?

Septembre 1869.

DROLESSE IMMONDE

O CHASTE ENFANT

La panthère est la beauté blonde
Dont les flancs chauds sont soulevés
Par tous les instincts dépravés;
— Qu'en penses-tu, drôlesse immonde?
Mais dans son œil vert qui se fend,
Comme un sourire en somnolence,
Nage une onctueuse indolence;
— Qu'en dites-vous, ô chaste enfant?

S'il n'existait pas dès ce monde,
Dans un corps femelle incarné,
On ne croirait pas au damné;
— Qu'en penses-tu, drôlesse immonde?
Mais dans notre siècle étouffant,
Comme on le peut on fait sa voie,

Et l'on prend où l'on peut sa proie;
— Qu'en dites-vous, ô chaste enfant?

Ton cœur est une mer profonde,
Un gouffre d'excès libertins
Et d'assassinats clandestins;
— Qu'en penses-tu, drôlesse immonde?
Mais sur votre front triomphant,
La volonté tenace et forte
A mis le calme d'une eau morte;
— Qu'en dites-vous, ô chaste enfant?

Que de fois ta dent furibonde,
D'un être délicat et cher
A bu l'âme et marqué la chair!
— Qu'en penses-tu, drôlesse immonde?
Mais qu'importe le sort du faon,
Quand le beau chat-tigre des Jungles
A léché le sang de ses ongles!
— Qu'en dites-vous, ô chaste enfant?

Dans ta carrière vagabonde,
Pour toi, trahir et diffamer

Fut l'assaisonnement d'aimer ;
— Qu'en penses-tu, drôlesse immonde?
Mais l'apparence vous défend :
Le crime n'est que dans la preuve;
Puis, à l'église, on fait peau neuve;
— Qu'en dites-vous, ô chaste enfant?

Mars 1870.

DAME LA PAIX

RÉCIT DE CHASSE A MADAME AMÉLIE ERNST

I

A l'époque où le soin de surveiller sa terre
Fait les loisirs d'Horace au magistrat austère,
Quand le soleil tardif, en humeur de chômer,
Délivre son permis de chasse au Sagittaire,
Avec le droit — de s'enrhumer,

J'y grimpais quelquefois par la *Sente à la Chèvre,*
Mon fusil sous le bras, dérangeant quelque lièvre
Que j'allais tuer net, — s'il se fût tenu coi, —
Ou faisant envoler d'un massif de genièvre
Un perdreau, — moins surpris que moi.

Bien avant qu'apparût entre les deux grands frênes,
Au détour du lavoir bordé de marjolaines,

Le toit pentif, accent jeté sur l'horizon,
Une clameur pareille au bruit des mers prochaines
M'annonçait de loin la maison.

Car la maison couvait la tempête infinie.
La fermière en était l'irritable génie;
Elle parlait si haut! — Pardon, je me trompais. —
Elle criait si fort! — Aussi, par ironie,
L'appelait-on *Dame la Paix*.

Par elle tout bougeait, grouillait, faisait merveille;
Si la poule en son nid, comme en ses fleurs l'abeille,
Si la vache à l'étable, au bercail le mouton,
Gloussait, bêlait, bramait et bourdonnait, l'oreille
Devinait qui donnait le ton.

Au fond — le dehors ment et le fond seul importe —
C'était un brave cœur, servi d'une voix forte;
Et le cœur pour la voix vous demandait pardon
Quand, de l'air dont une autre eût dit : « Passez la porte! »
Elle vous criait : « Entrez donc! »

Dès le seuil on tombait en plein remû-ménage :
Le sarment crépitant, la poêle faisant rage,

L'étain sonnant, les plats tintant sur le dressoir,
Rendaient à leur manière un bruyant témoignage
De son zèle à vous recevoir.

La ferme entre ses mains prospérait, comme on pense.
Accueillante aux profits, serrée à la dépense,
Elle était le pivot qui faisait tout mouvoir ;
Au besoin châtiment, à propos récompense,
C'était le *Janus* du devoir.

C'était *Argus* aussi. Double vue aggravante
Des larcins qu'on commet, des ruses qu'on invente,
Ce dragon vigilant ne laissait approcher
Ni les jolis garçons de sa jeune servante,
Ni les frelons de son rucher.

Bref, c'était ce qu'on nomme une femme-maîtresse.
Le pied toujours levé, la langue allant sans cesse,
Elle distribuait, un œil ouvert sur tous,
Aux bêtes la provende, aux marmots la caresse,
Les bourrades à son époux.

Et l'époux résigné marchait, sans plus de cure
De ces assauts qu'un bœuf n'en a d'une piqûre ;

Il disait en riant : « Le calme est au plus fort!
Notre femme ressemble au barbet de la cure,
Parce qu'il jappe, il croit qu'il mord. »

Advint que l'homme un jour fut pris de maladie.
Alors eut lieu le drame avec la comédie :
Elle chercha querelle à Dieu, l'interpella,
Pria tant et si haut, que la Mort, assourdie,
Rit, fut vaincue, et s'en alla.

II

Dame la Paix n'est plus. Un jour de cet automne,
La chasse m'y portant, je monte, et je m'étonne
De ne pas voir le pâtre aux champs, l'homme au labour,
La servante au lavoir, le chien au seuil, personne
A l'étable, au fenil, au four.

Dans la cour grande ouverte, à terre éparpillées
Gisaient, fumier déjà, des javelles souillées;
L'auge n'avait pas d'eau; la crèche était sans foin;
Les râteaux édentés, les faucilles rouillées,
Se cachaient, honteux, dans un coin.

Quelques poules sans coq disputaient d'une paille
Un bœuf maigre aiguisait sa corne à la muraille;
Un âne en liberté se demandait conseil;
L'abeille, sans abri qu'un chaume qui s'éraille,
Se traînait mourante au soleil.

Le désarroi régnait partout. Les plates-bandes
S'effaçaient dans l'enclos sous les herbes gourmandes;
L'ortie envahissait la vigne et les fraisiers;
Et la ronce courait, de ses folles guirlandes
Étranglant jasmins et rosiers.

Qu'il faisait peine à voir le logis, à cette heure!
Où tout riait jadis la pierre même pleure,
Et l'âme de la morte en fuit de toute part,
Comme une ruche à miel où plus rien ne demeure
Dès que la reine-abeille part.

J'ai su que l'homme, atteint d'un ennui lamentable,
Du cabaret voisin ne quitte plus la table;
Le fils aîné braconne et tourne au garnement;
Les champs restent en friche; et la fille d'étable
Vient d'accoucher sans sacrement.

III

Pour la moralité, ma foi, je la hasarde
D'après un vieux chasseur à l'humeur goguenarde
« Dieu, quand sa loi sévère au travail nous soumit,
Comme il prévoyait tout, fit Ève un peu criarde,
De peur qu'Adam ne s'endormît. »

La Burbanche en Bugey, octobre 1866.

ALINE

A MADAME ANNE-MARIE MONS

La neige a couvert tout entier
Le sentier
Qui mène à la maison d'Aline,
Si long quand un seul le parcourt,
Et si court
Quand deux ensemble on y chemine.

Que de fois je l'ai fréquenté
Cet été,
A l'heure où la rosée emperle
Dans la bonne odeur des moissons
Les buissons
Où rentre en caquetant le merle!

Je m'y glissais d'un pas furtif,
Attentif
Au moindre bruit de la feuillée,

Mais surtout évitant les yeux
Curieux
De la lune au ciel éveillée.

J'arrivais avec l'air poltron
D'un larron
Qui n'a pas fait son coup de maître,
Et sans souffler je restais droit
A l'endroit
D'où je l'ai vue à sa fenêtre.

C'est trop bête d'aimer ainsi!
Le souci
Vous ôte le cœur à l'ouvrage,
Et l'on pleure, on ne sait pourquoi;
Mais, ma foi,
Je vais prendre mon grand courage.

Quand les jours froids seront finis,
Quand les nids
Babilleront sous la ramée,
Aussitôt qu'un souffle attiédi
Du midi
Verdira la plaine embaumée,

J'irai, par les ravins couverts
De buis verts,
Cueillir, où je sais qu'il en pousse,
La primevère au collier d'or,
Pâle encor,
Qui grelotte en son lit de mousse.

Des fleurs elle aime le parfum,
Surtout un,
C'est celui de la violette;
Il en vient, Dieu sait! tout le long
Du vallon;
Moi premier j'en ferai cueillette.

Le muguet fleurit dans ce coin,
Et plus loin
La giroflée est par brassées.
Ah! j'oubliais du romarin,
Puis un brin
D'*aimez-moi*, puis quelques pensées.

J'ai lié d'un ruban coquet
Mon bouquet,
Et je l'ai caché sous ma veste.

Plus d'une en voudrait un morceau ;
Mais tout beau !
Qu'elle aille en chercher s'il en reste.

Je trouve Aline par hasard
A l'écart,
Je l'aborde avec révérence,
Et je lui dis : « Belle aux yeux doux,
Voulez-vous
Encourager mon espérance ? »

Tremblante, elle me tend la main ;
Le carmin
De la honte est sur son visage ;
Sa chère voix, tremblant aussi,
Dit : « Merci ! »
Voilà mes fleurs à son corsage.

Du coup nous sommes fiancés.
C'est assez
D'un mois pour la galanterie :
Tout bien compté, l'anneau bénit
Nous unit
Le beau jour de Pâque fleurie

L'avoir à moi seul, quel bonheur!
Vrai! j'ai peur
D'oublier le jour à lui plaire,
Et, la nuit, de pleurer souvent
En rêvant
Que ma noce est encore à faire.

Mais qui donc s'avance là-bas?
N'est-ce pas
Aline avec un jeune drôle?
Elle se pend sans embarras
A son bras,
Le cou penché sur son épaule.

Malheur de moi! tout est perdu
J'aurais dû
Me risquer plus tôt auprès d'elle :
J'avais déniché l'oiselet,
Il fallait
Tout de suite lui couper l'aile.

Le cœur ne choisit pas son jour,
Et l'Amour
Dresse en toute saison son piége;

C'est une rose de Noël
Que le ciel
Fait fleurir même sous la neige.

Janvier 1870.

LA ROSE DES GLACIERS

Par les écueils de neige et les rescifs de glace
Lorsque après mille efforts et maint danger mortel
On arrive, épuisé de force, à bout d'audace,
Jusqu'au môle infranchi de l'hiver éternel,

Qu'on n'entend d'autre bruit que le sang dans l'artère,
Qu'on ne voit d'autre objet sous le ciel accablant
Qu'une couche funèbre où les os de la terre
D'immobiles ressauts percent leur linceul blanc,

On frissonne, on maudit le démon d'aventure;
Mais le démon d'orgueil, se réveillant plus fort,
Vous souffle qu'il est beau pour une créature
D'oser aborder seule un monde où tout est mort.

A vos pieds tout à coup brille une fleur modeste :
La rose des glaciers, sœur de Picciola.
Vous pensiez : « Tout est mort ! » — Elle dit : « Je proteste !
Vous pensiez : « Je suis seul ! » — Elle dit : « Je suis là ! »

Qu'il aille où nul ne va, le chercheur d'impossible !
Il trouvera partout le vestige importun.
Au bord du formidable et de l'inaccessible,
Quelque chose se lève toujours avant quelqu'un.

Novembre 1868.

IL EN EST ICI

QUE LA MORT OUBLIE

La lèvre sereine et le front hautain,
Il fait bon partir, sa tâche remplie;
Mais l'ordre n'est pas la loi du Destin,
Il en est ici que la Mort oublie.
Enfant, on a vu près de son berceau
Un vieillard chétif, à la marche lente;
Son spectre, la nuit, revient au cerveau,
Les regards éteints, la tête branlante.

La lèvre sereine et le front hautain,
Jeune homme, on s'élance à la découverte
D'un pied de gazelle et d'un œil mutin
Qu'on sait égarés dans la forêt verte
Qui voit-on surgir, tout juste au détour
Où l'on va croiser la vierge tremblante?
Ce même vieillard! — Il suit votre amour,
Les regards éteints, la tête branlante.

La lèvre sereine et le front hautain,
Homme fait, on court après la Fortune;
Las de la poursuivre au pays lointain,
On revient chez soi couver sa rancune.
Et qui trouve-t-on, pressant ses genoux,
Vainqueur sans combat de cette Atalante?
Encor ce vieillard! — Il se rit de vous,
Les regards éteints, la tête branlante.

La lèvre sereine et le front hautain,
Chargé d'âge, on prend le dégoût de vivre;
On a tant marché depuis le matin,
Qu'on soupire après la nuit qui délivre.
Qui voit-on paraître aux derniers instants,
Comme un fanfaron de vie insolente?
Toujours ce vieillard! — Il nargue le Temps,
Les regards éteints, la tête branlante.

La lèvre sereine et le front hautain,
J'irai de ce lieu dans un autre monde;
Lequel sera-t-il? — Problème incertain!
J'aimerais assez quelque étoile blonde;
Va donc pour Vénus! — Mais je m'en dédis,

Si l'Éternité près de moi t'implante,
O vieillard, effroi des gais paradis!
O regards éteints, ô tête branlante!

Février 1870.

LE CHANT DU CŒUR

Nous avons tous au fond de la poitrine
Un vase plein d'une rouge liqueur :
Tendons au loin cette coupe divine,
A la ronde versons le cœur !

Ce beau soleil veut dans l'homme un complice ;
Il rit de voir ses feux nous embraser.
Est-il un cœur chagrin ? vite il y glisse
Un rayon d'or aussi doux qu'un baiser.
O fils d'Adam ! que ton regard affronte
Cet œil ardent fait pour tout animer !
La peur d'aimer fut ta première honte,
Efface-la dans l'ivresse d'aimer !

Assez longtemps contre une borne altière,
Du rêve humain s'est brisé le courant ;
Lançons le cœur par-dessus la frontière !
Mieux que le fer il entre en conquérant.

C'est trop mourir! Et notre mère blême
Crie, en pleurant ses fils : « Mon sang est cher ! »
Tout cœur aimant est notre cœur lui-même,
Et toute chair qui souffre est notre chair !

Nous avons tous au fond de la poitrine
Un vase plein d'une rouge liqueur :
Tendons au loin cette coupe divine,
A la ronde versons le cœur !

Vienne ton jour, ô Nature bénigne
Qui tends la vie à tous les appétits !
Vers ton froment, vers le fruit de ta vigne,
Vois accourir à leur tour les petits.
Tous ont leur place à la table fleurie,
La lèvre en feu fait à la lèvre appel,
La main sincère à la main se marie,
Et sur le cœur bat le cœur fraternel.

Sombre Caïn, père des représailles,
Dors, calme et doux, près d'Abel immolé ;
Le ver rongeur ne mord plus tes entrailles.
Le sang du juste a tellement coulé
Qu'il a noyé les feux de la géhenne,

Gouffre où le crime invoquait le fléau;
L'Amour s'est fait le vengeur de la haine,
Et la victime a vaincu le bourreau.

Nous avons tous au fond de la poitrine
Un vase plein d'une rouge liqueur:
Tendons au loin cette coupe divine,
A la ronde versons le cœur!

Dès l'heure où Christ, en sa nuit défaillante,
Eut par ses pleurs sanctifié les pleurs,
Le cœur fut ceint d'une armure vaillante
Sonnant l'espoir sous le choc des douleurs.
Comme un potier triture en des eaux vives
La dure argile avant de la mouler,
Ainsi le Père, en nos larmes furtives,
Pétrit nos cœurs pour les mieux modeler.

La sainte Foi dans le cœur est blottie,
Et c'est le cœur, ce calice béni,
Où, quand l'Amour a consacré l'hostie,
Elle en déborde et remplit l'infini.
Le cœur, petit ainsi qu'une main close,
Peut en s'ouvrant tenir le genre humain;

Ouvrons-le tant qu'il tienne toute chose,
Et même Dieu qui tient tout dans sa main!

Nous avons tous au fond de la poitrine
Un vase plein d'une rouge liqueur :
Tendons au loin cette coupe divine,
A la ronde versons le cœur!

Septembre 1869.

NOUS MARCHONS TETE HAUTE

Nous marchons tête haute,
Et du souci notre hôte
Nous déplaçons en vain
L'amer levain.

Dans nos cœurs magnanimes
De jolis petits crimes,
Accusateurs sournois,
Lèvent la voix.

Nos victimes pâlies,
Chères ensevelies,
Dardent sur nos remords
Leurs beaux yeux morts.

Leur main rigide entr'ouvre
La toile qui les couvre,
Et fait à l'assassin
Toucher leur sein.

Leur cuisante blessure,
Ce n'est pas la morsure
Que la pointe du fer
Creuse en la chair;

C'est la marque sauvage
De l'horrible ravage
Qu'y laissa ton poison,
O trahison!

Lamentables épouses,
Revenantes jalouses,
Sous vos tertres épais
Dormez en paix.

O fières outragées,
Vous êtes bien vengées
Dans les mesquins démons
Que nous aimons!

Sous leurs frêles étreintes,
Nous sentons les empreintes
De vos membres roidis,
Si doux jadis;

Et jusque sur leur bouche,
Votre lèvre farouche
Vient cueillir nos baisers
    Désabusés.

Le cœur qui se renie
Trouve son ironie
Dans le spectre glacé
    De son passé.

Toute morte est savante
A faire à la vivante
Sentir les dards secrets
    De nos regrets.

La lutte est inégale :
Que peut cette rivale
Contre un fantôme armé
    D'un trait charmé ?

Pour vous prouver, mes belles,
Combien vous sont fidèles
Les cœurs que vous hantez,
    Ressuscitez !

Non ! — Gardez de paraître !
Nous trahirions peut-être
Votre amour revenu
Pour l'inconnu !

Mars 1870.

LA PLACE DU CHENE

Enlever la fleur qu'au passage
Rien ne défend,
Ce n'est qu'un simple badinage
Pour un enfant.

Arracher quelque jeune arbuste
Déjà puissant,
C'est assez pour un bras robuste
D'adolescent.

Mais déraciner un vieux chêne,
Voilà l'effort
Qui sied à l'énergique peine
D'un homme fort.

Tel fut, dans un jour de démence,
Mon dur labeur!
J'ai déraciné l'arbre immense
Né dans mon cœur!

Il y semait l'ombre insondable
D'une forêt ;
Sous sa majesté formidable
Tout se mourait.

A présent que l'espace est vide
De ce géant,
Je mesure d'un œil stupide
Le trou béant !

Pour le remplir, en vain j'y tasse
Cendre et débris,
Néants chers dont l'aspect me lasse,
Bonheurs flétris.

La fleur qu'en ce chaos je sème
Va s'y faner ;
Ce qui n'a plus vie en soi-même
N'en peut donner !

Le combler, voilà le mystère !
J'ai beau rêver :
Ce qu'il faudrait, c'est de la terre ;
Où la trouver ?

Dans sa chute, le sol escorte
Le chêne altier,
Et l'amour qu'on arrache emporte
Le cœur entier.

Janvier 1870.

TA PLUME A LE BEC AIGUISÉ

Ta plume a le bec aiguisé
Comme un dard de l'Enfant rusé
Que tout adore;
Mais on rit quand ce Dieu narquois
Tire ses flèches d'un carquois
Qui se dédore.

Mieux qu'un jongleur aux osselets,
Des rondeaux et des triolets
Ton art se joue;
Mais tu t'échauffes en jonglant,
Et la sueur gâte le blanc
Qui peint ta joue.

En tes poëmes indulgents
Tu fais rêver aux jeunes gens
La Muse attique;
Mais ton péplum risque ses plis

Sur maints contours trop bien remplis
De charme antique.

On t'environne, et tu tiens cour
De gentil savoir et d'amour;
C'est toi l'oracle
Des Jeux, pères des Ris mordants;
Mais on pourrait compter les dents
De ton cénacle!

Rien ne te manque : esprit charmant,
Tour enjoué, frais sentiment,
Grâce et finesse,
Ame chrétienne et cœur payen,
Rien ne te manque, ô mon Dieu! rien...
Que la jeunesse!

Janvier 1870.

REDIVIVA

A M. HENRI CHEVREAU

Cette nuit, je l'ai vue, et j'étais, j'en suis sûr,
Très-éveillé, lisant du chef-d'œuvre d'Horace
Cette ode où le poëte, en des vers pleins de grâce,
Donne à la Tyndaris rendez-vous à Tibur.
Elle entra ; — mais comment et par où ? — noir problème !
Puis, sa forme était double, et ce point me troublait :
On l'eût dite marchant à côté d'elle-même,
Et menant par la main son ombre, — ou son reflet.
C'était bien son parfum de jeunesse vermeille,
Sa voix mélodieuse et son visage accort ;
Elle et l'*autre*, c'était toujours elle, elle encor ;
Mais, ô terreur ! l'*autre* était vieille !

Parlant de notre amour, elle dit : « Souviens-toi !
Comme on voit l'encens fuir le charbon qui l'embrase,
Ainsi j'ai vu, trompant ma douloureuse extase,
Ton cœur inassouvi déborder loin de moi.

J'ai connu les pâleurs dont notre front se charge
Lorsqu'il sent échapper son caressant lien;
Mais j'ai fait, en l'ouvrant plus haut, mon cœur si large,
Qu'en son immensité j'embrasse jusqu'au tien.
Je sais le grand amour qui veut l'objet qu'on aime
Heureux, dût son bonheur être notre abandon. »
— Et vraiment sur son front rayonnait le pardon ;
Mais, ô terreur ! l'*autre* était blême !

Et parlant de l'épreuve, elle dit : « Souviens-toi !
Le vif de la souffrance et l'aigu des épines
Sont trempés dans l'aimant des tendresses divines,
Et tout calice amer garde le doux en soi.
Bénites soyez-vous, larmes que nul n'essuie !
Car vous ouvrez notre âme au mystère subtil
Du fécondant amour, de même que la pluie
Ouvre la terre sèche aux promesses d'avril.
O larmes ! j'ai goûté votre ivresse égoïste,
Et ma sérénité se fait de mes douleurs ! »
— Et vraiment son regard souriait dans les pleurs ;
Mais, ô terreur ! l'*autre* était triste !

Et me parlant de l'âme, elle dit : « Souviens-toi !
Ni les poids écrasants, ni les fanges charnelles

Ne sauraient alourdir le vol puissant des ailes
Qu'entr'ouvre l'Espérance et qu'élargit la Foi.
L'oiseau, durant l'ennui des longues traversées,
S'abat par les brouillards dans les marais dormants ;
Mais il sait qu'au delà des brumes dépassées
L'espace lui promet des cieux purs et cléments.
Crois à ce sûr instinct des horizons sans ombre
Qui tourmente l'esprit même au fort du sommeil ! »
— Et vraiment elle avait des clartés de soleil ;
Mais, ô terreur ! l'*autre* était sombre !

Et parlant de la vie, elle dit : « Souviens-toi !
Je t'ai vu plein d'angoisse, épiant dans mes fièvres
Le dernier souffle prêt à sortir de mes lèvres :
— « O Mort ! soupirais-tu, formidable est ta loi ! »
Est-ce qu'on meurt, ami ? N'apparût-il qu'une heure.
L'être donne et reçoit le baiser solennel,
Et, solidaire anneau de la chaîne, il demeure
Éternellement *lui* dans le tout éternel.
Le Temps l'a rejeté, mais l'Infini l'emporte
Sans rompre le fil d'or qui l'attache au berceau. »
— Et vraiment de la Vie elle arborait le sceau ;
Mais, ô terreur ! l'*autre* était morte !

Mars 1870.

MARIE

A MON AMI JEAN TISSEUR, POETE LYONNAIS

Sur les papiers de la mairie
Suis-je inscrite? Il se peut que non.
Peut-être on m'y nomma Marie;
— *La Misère!* voilà mon nom!

Je suis née au coin d'une rue,
Où ma mère tendait la main
Pour un homme à l'humeur bourrue
Buvant au jour le jour son gain.

Couple affreux! sinistres caresses!
L'amour — celui qui mord les loups! —
Me conçut entre deux ivresses,
Celle du vin, celle des coups.

Le soir qu'elle entra, les traits blêmes,
M'apportant dans son tablier,

Il blasphéma de tels blasphèmes
Qu'elle ressortit mendier.

Les chiens ont de la paille fraîche,
L'oiseau dans un nid est bercé;
La borne dure fut ma crèche,
Mon oreiller, un sein glacé.

J'ai bu dans le lait de ma mère
L'indifférence et le mépris
De ce qui fait la vie amère
Et de ce qui lui met du prix.

Dans le premier son de ma lèvre
La Révolte a jeté son cri;
Mon sang s'est brûlé dans la fièvre;
Mon cœur dans le fiel s'est aigri.

Dès que, sur mes deux jambes frêles,
J'eus raison du pavé glissant,
Dès que ma voix, en plaintes grêles,
Put apitoyer le passant,

On m'apprit comment on obsède,
A force d'appel exigeant,

Le Crime heureux, la Vertu laide,
Tout ce qui fait sonner l'argent.

Comme une ronce inexorable,
Je grandis, presque belle enfin,
S'il faut croire le misérable
Qui m'a flétrie, — un jour de faim.

A mon tour j'ai de la lignée :
Mon ventre a douze fois crié;
Mais la misère provignée,
C'est le vice multiplié !

Pour mes fils il n'est murs ni grilles;
Prenez garde à ces sacripants !
Dieu vous préserve de mes filles,
Race implacable de serpents !

Sont-ils heureux, quand leur étreinte
Souille un des vôtres, — cher petit
Fourvoyé dans ce labyrinthe
Dont l'issue au bagne aboutit !

Sont-elles fières, quand une ange,
L'orgueil d'une noble maison,

Tombe, et fait rejaillir leur fange
Sur l'hermine de son blason !

Vous laisseriez finir le monde,
Vestales des foyers bénis ;
Nous sommes l'engeance féconde
Qui pullule en jets infinis !

Grâce à nous, votre vertu prude
S'éprouve avec sécurité ;
Nous lui faisons une ombre rude
Qui la pose en pleine clarté.

Paissez, brebis ; — le bouc expie !
Par nous le Mal essentiel
Croît au sentier de l'œuvre pie
Qui vous conduit tout droit au ciel ;

Et c'est nous, vos sœurs les damnées,
Dont les pleurs et les grincements,
Pour vous, saintes prédestinées,
Sont d'éternels soulagements !

Vous qui vivez dans l'abondance,
Vous priez Dieu ; je le crois bien !

Pour le riche il est providence,
Et châtiment pour qui n'a rien.

Ce n'est pas si peu qui m'effraie :
Je ne sais de lui que ses torts !
Tout luxe est bon pour qui le paie :
C'est un luxe que le remords !

Je finirai vieille et gâtée,
Sur un matelas d'hôpital ;
Lorsqu'en terre on m'aura jetée,
Ce qui suivra m'est bien égal.

Aux choses que votre foi rêve
Je n'entends rien; mais je me dis :
« L'animal aussi souffre et crève,
Sans espoir d'aucun paradis.

« Est-ce donc raison qu'il pâtisse?
Il n'est pas plus méchant que nous.
S'il existait une justice,
Elle aurait même poids pour tous. »

Il est pourtant de bonnes heures :
C'est quand on mange et quand on dort ;

Mais la meilleure des meilleures,
C'est quand on est mort, — et bien mort

On dit qu'à cette heure dernière,
Dans le cœur lassé de crier,
L'amour entre avec la prière ;
Si c'était vrai! — je veux prier!

Éperdue en extase intime,
Si cette heure me fait goûter
L'âcre ivresse de la victime
Qu'on meurtrit pour la mieux dompter,

Je veux dire au bourreau qui m'aime
Et me tient brisée en ses bras :
« C'est trop souffrir! — mais, tout de même,
Fais de moi ce que tu voudras! »

Janvier 1870.

LES OISEAUX BLEUS

Comme un froment tombé du crible
J'ai semé mon âme à tous vents,
Dans les ronces, les flots mouvants,
Sur les flancs du roc insensible.

Au logis il me faut rentrer.
Le maître dont l'humeur est prompte
Va vouloir qu'avec lui je compte,
Et je n'ai rien à lui montrer.

Qui voudra venir à mon aide
Et faire un miracle pour moi?
On m'a tant dit qu'avec la foi
Le mal n'est jamais sans remède!

Vous êtes fée, ô blanche sœur!
Et chacun vous sait la puissance
De rendre au regret l'espérance,
A l'amertume la douceur.

Si vous vouliez, ô ma sœur blonde!
Tout aussitôt de votre sein
S'échapperait un bel essaim
D'oiseaux bleus volant à la ronde.

Fouillant ravin, creux et buisson,
De leurs yeux verts, de leurs becs roses,
Ils reprendraient à toutes choses
Les épaves de ma moisson.

Quelque fine perle peut-être,
Larme tombée en bon terrain,
Se trouverait mêlée au grain!
Qui serait content? C'est le maître.

Il dirait : « Sois le bien reçu!
Car ta corbeille est plus que pleine :
Quelque vierge, en sa douce peine,
Y mit du poids à ton insu. »

ENVOI

Les oiseaux bleus sont vos pensées ;
Dès que vous leur donnez l'essor,

Elles s'en vont rechercher l'or
De mes croyances dispersées;

Et je retrouve en un seul jour
Les biens perdus de ma jeunesse,
Mais accrus par votre largesse
D'un rayon du plus pur amour.

Octobre 1866.

LE GLAND

COUVE LE CHÊNE SOMBRE

A MADEMOISELLE HÉLOÏSE MALMANCHE

Le gland couve le chêne sombre;
Toute fleur est un fruit qui dort;
La lumière est le fruit de l'ombre,
La vie est la fleur de la mort.

Le germe est la marche vers l'être,
Et l'être est l'essor vers souffrir;
Souffrir, c'est commencer de naître,
Et naître, c'est déjà mourir.

Amour, ineffable mystère,
Fin douce et principe cruel,
Ainsi tu fécondes la terre
Des baisers douloureux du ciel;

Ainsi ton tourment nous attire
Des ténèbres à la clarté,
Et c'est par le corps fait martyre
Que tu fais l'âme volupté.

Février 1870.

IN EXCELSIS

Une enfant que l'ombre effarouche
M'a dit : « J'ai le corps en mépris ;
Sois pur de cœur, chaste de bouche,
Tu m'auras pour Muse à ce prix.

« Ce que mon art enseigne à lire
N'est pas dans l'alphabet humain :
Qui veut prier touche ma lyre,
Qui veut monter prenne ma main. »

Et j'ai saisi cette main douce
Qui m'arrache aux horizons lourds :
Loin du sol que son pied repousse
Je m'élève avec son secours.

Et voilà que sa voix module
Des cantiques mystérieux
En strophes dont le rhythme ondule
Comme un écho venu des cieux,

Tandis qu'au loin meurt dans la brume
Ton ombre, ô pâle Volupté,
Mon remords et mon amertume,
Fantôme à l'oubli rejeté !

Mais à mesure que je monte,
Mon cœur sent un trouble secret,
Comme si, plus fort que sa honte,
Son désir en bas l'attirait.

Je regarde mon guide en face ;
Le voyant si beau, je me dis :
« Fou qui cherche Dieu dans l'espace
Et qui nage en plein paradis ! »

Sa main fine est tout un poëme
Dont chaque ligne dit d'oser,
Et tout bas murmurant : « Je t'aime ! »
Je vais l'effleurer d'un baiser.

Mais la main prompte se dérobe,
Et d'un geste silencieux,
Ramenant un pli de sa robe,
L'ange effaré voile ses yeux.

Et moi, d'une voix oppressée,
Je l'accuse ainsi de mes torts :
« A quoi bon, Morale offensée,
Te parer de si beaux dehors?

« En matrone laide et revêche
La Vertu devrait se grimer ;
Comme un fruit plein de cendre sèche,
On y toucherait sans l'aimer.

« Sans la cire as-tu vu la flamme?
As-tu vu l'aimant sans le fer?
Hélas ! je suis fils de la femme,
Et sous l'esprit je sens la chair !

« Monte seule, ô compagne austère !
Encens pour moi trop éthéré
Je retourne sur cette terre
Où j'ai tant aimé, tant pleuré. »

Son beau front se penche. Une larme,
S'échappant de ses longs cils d'or,
Touche ma lèvre et rompt le charme...
— L'ange était une femme encor.

Décembre 1866.

EN ATTENDANT LE BATEAU

Le soleil caresse les eaux,
Les barques dorment au mouillage ;
Dans l'azur où vont les oiseaux
Mon cœur se fraye un clair sillage.
Toi, pensive, et les sens bercés
Au murmure assoupi des grèves,
Tu réveilles tes jours passés,
Mille fois plus beaux que mes rêves.

La rive enchaîne en vain le cours
Du flot qu'elle aime,
Le même flot coule toujours,
Jamais le même !

Toujours plus loin portant mes yeux,
Ame ardente en quête d'une âme,
Je vais partout, jouet des cieux,
Cherchant l'ange, et trouvant la femme.

Serait-ce ici le rendez-vous
Où m'attend ma chère immortelle ?
O sœur ! tes regards sont si doux !
Quel trouble en moi ! N'es-tu pas elle ?

La rive enchaîne en vain le cours
Du flot qu'elle aime,
Le même flot coule toujours,
Jamais le même !

— « Non, dis-tu, respecte le sort
Qui d'un saint amour me fit veuve ;
Pour combler la place du mort
Il faudrait plus grand que ce fleuve.
Quoique endormi, le bien-aimé
M'attend, sûr de moi, dans sa couche ;
De mon cœur à jamais fermé
J'ai laissé la clef sur sa bouche. »

La rive enchaîne en vain le cours
Du flot qu'elle aime,
Le même flot coule toujours,
Jamais le même !

Cruel arrêt ! séparons-nous !
Contre l'amour la fuite est sûre.
Mais en fuyant, d'un trait jaloux
J'emporte en mon sein la blessure.
S'il plaît à Dieu, j'en guérirai ;
Si j'en meurs, bon ! j'irai vers l'autre :
— « Ami, dirai-je au cher pleuré,
Place en ta tombe, c'est la nôtre ! »

La rive enchaîne en vain le cours
Du flot qu'elle aime,
Le même flot coule toujours,
Jamais le même !

Cette voile va m'emporter...
— « Oh ! dis-tu, comme elle va vite ! »
Elle aborde : il faut nous quitter ;
Adieu ! — Mais quel frisson t'agite ?
Ta chère main, donne-la-moi !
Mais ta main tremble... as-tu la fièvre ?
Ma sœur, un baiser ! Mais pourquoi
Ces larmes qui mouillent ma lèvre ?

La rive enchaîne en vain le cours
Du flot qu'elle aime,
Le même flot coule toujours,
Jamais le même !

Août 1869.

LES NOCES DE LA TERRE

A MON AMI J. JANIN

La Terre est la mariée
Du gentil Soleil !
La nouvelle en est criée
Par Avril vermeil.

Avant que l'épouse entr'ouvre
Ses yeux assoupis,
Son logis par lui se couvre
De moelleux tapis.

Il rafraîchit la tenture
D'un goût suranné ;
Il balaye à l'aventure
Le vieux, le fané.

Il garnit les étagères
De nouveaux jardins;
Il fait flotter les fougères
Sur les hauts gradins.

Puis il met dans les corbeilles
D'odorants bouquets,
Des œufs, des essaims d'abeilles
Et des nids coquets.

C'est la couche nuptiale
Qui doit coûter cher;
Pensez donc! un lit d'opale
Soutenu dans l'air!

A des agrafes d'étoiles
Du plus pur rayon,
Il en fait pendre les voile:
Gaze-illusion.

Sur une pareille couche
Qu'on doit bien s'aimer!
Les yeux non plus que la bouche
N'y sauraient chômer.

Çà, mignonne, qu'on se pare
De ses beaux atours!
Entendez-vous? La fanfare
Sonne aux alentours.

Mille dégoiseurs de gamme,
Aux gosiers puissants,
Entonnent l'épithalame
Plein de doubles sens.

Bon! la voilà qui soulève
Ses beaux seins rosés;
On voit qu'elle sort d'un rêve
Tout plein de baisers.

Vite elle endosse et chiffonne
Ses soyeux habits;
Elle rit sous sa couronne
D'éclatants rubis.

Sa robe verte, où se joue
Un reflet changeant,
Dans ses mouvements secoue
Des grelots d'argent.

Elle a de friandes poses
  Et dans son corset
Se tord si bien, que les roses
  Brisent le lacet.

Sa toilette est achevée
  Quand vers l'orient
On annonce l'arrivée
  De l'époux riant.

Il est de haute lignée;
  Dans sa course en feu,
Il sème l'or à poignée,
  Comme un fils de Dieu.

Largesse au pauvre ! Largesse !
  L'or pleut sur le sol ;
Mais ce n'est point la sagesse
  Qui l'attrape au vol.

L'épouse l'attend, pâmée,
  En grand appareil.
— « Bonjour, Terre bien-aimée !
  — Bonjour, beau Soleil !

— « Loin de toi, là-haut je pleure,
Et c'est trop souffrir!
— Loin de toi si longue est l'heure,
Que j'ai cru mourir!

— « Mets ma couronne royale
Sur ton front charmant!
— Reçois dans ta main loyale
Ma main, cher amant! »

Puis le couple s'agenouille
Sous le dais des cieux;
L'encens fuit, l'orgue gazouille
Des accords joyeux.

Du haut des airs, la colombe
Les proclame unis;
De son bec pour gage il tombe
Deux rameaux bénits.

Tout le jour se passe en fête,
Et l'Hymen moqueur
Fait tourner plus d'une tête
Et prend plus d'un cœur.

Mais le soir, l'époux s'excuse,
Et soudain s'enfuit;
Rions-en : c'est une ruse !
Il revient de nuit.

Qui se lève avant l'aurore
Voit sous leurs rideaux
L'époux embrassant encore
L'épouse aux yeux clos.

Dès lors faut-il qu'on s'étonne
Si son flanc fécond
Enfante aux beaux jours d'automne
Un Dieu rubicond,

Ce Dieu de l'ivresse folle,
Au rire puissant,
Par qui l'Hiver se console
Du Soleil absent?

Février 1870.

LA FÉE AUX PERLES

A MADAME JULIE BERNARD, D'ORANGE

Un beau matin, sous les cressons,
Dans un coin fréquenté des merles,
Au grand air prise de frissons
Naît Ondine, la fée aux perles.

« Dieu! que c'est beau! bonjour, Soleil!
Dit-elle en frôlant l'herbe verte;
Tous mes désirs sont en éveil,
Allons vite à la découverte! »

Des creux du tuf où sont blottis
Ses vieux gardiens les scolopendres,
Elle court au myosotis
Qui lui fait ses yeux les plus tendres.

« Quoi, mignonne! toujours en vœu
Depuis le trépas d'Ophélie?

C'est d'un bon cœur ; — et puis le bleu,
Entre nous, te rend si jolie ! »

Le jonc fleuri, jeune élégant,
Sur elle agite ses aigrettes ;
Plus loin la menthe et l'origan
L'encensent de myrrhes discrètes.

Le narcisse, à demi penché,
La regarde aller, d'un air blême.
« J'absous, dit-elle, ton péché :
N'y tombe plus ; aime qui t'aime ! »

Voici qu'un enfant ingénu,
Nouant sa robe sur ses hanches,
Touche du bout de son pied nu,
Sous ses flots bleus, ses perles blanches.

— « Viens dans mes bras te reposer,
Ainsi que toi je suis folâtre ;
Je monterai comme un baiser
Le long de ton beau corps d'albâtre. »

Elle va — tout la réjouit ! —
Musant partout, à droite, à gauche,

Là, vers le chanvre qu'on rouit,
Ici, vers les foins que l'on fauche.

— « Attendez, faucheurs mes amis,
Qui, las déjà, tournez la tête
Vers le tertre où le maître a mis
L'amphore qu'à midi l'on fête,

« Laissez-moi toucher ce clairet :
J'arrive du cellier d'Horace
Où j'appris pour vous le secret
De frapper le vin sous ma glace.

« Et toi qui, la ligne à la main,
Comme un larron qui se dépêche,
Risques pour un morceau de pain
L'œil vigilant du garde-pêche,

« Jette en ce creux, près du buisson,
Ton fil allongé d'une brasse :
Je vais pendre à ton hameçon
Certaine truite un peu bien grasse.

« Bonjour, les filles au lavoir !
Tant pis, n'est-ce pas? pour les prudes;

La langue est l'écho du battoir,
Et le battoir en sait de rudes ! »

A midi, l'air est tout en feu;
On se lasse, encor qu'on soit fée :
« Çà, dit-elle, dormons un peu !
Ce soleil m'a tout échauffée. »

Elle entre alors sous le couvert,
Et s'étend à l'ombre des saules,
En ramenant le rameau vert
Comme un peignoir sur ses épaules.

Sur elle épandant la fraîcheur
S'agite l'éventail de l'aune,
Tandis que le martin-pêcheur
Du bord la guette comme un faune.

Mais après un léger sommeil,
Plus curieuse et plus mutine,
Elle court après le soleil
Qui déjà vers les monts décline.

Au passage, son doigt malin
De l'écluse lève la vanne,

Puis, sur les aubes du moulin
Elle pend son pied diaphane.

« Brave homme, dit-elle au meunier
Dont elle épanouit la mine,
Tu peux préparer le grenier :
Je saurai moudre ta farine. »

Elle arrive au gué vers le soir;
Quand la bergère le traverse,
Elle la nargue, et lui fait voir
Sa claire image à la renverse.

Puis elle ébauche un fin tableau
Du troupeau qui s'arrête à boire,
Des peupliers tremblant sur l'eau
Et du ciel que la pourpre moire.

Tout s'efface : au loin le regard
Flotte indécis dans l'étendue.
A force d'aller au hasard,
La pauvrette enfin s'est perdue.

Alors, à voix basse pleurant,
Elle précipite sa marche;

Mais elle se heurte en courant
A la pierre, au tronc d'arbre, à l'arche.

La Nuit, mère des noirs desseins,
Dans les vallons creux la fourvoie,
Et l'Amour, habile aux larcins,
Rôde par là, cherchant sa proie.

Tout à l'heure elle trouvera
Quelque fleuve à qui rien ne coûte,
Qui dans ses bras l'emportera
Pour se désennuyer en route.

Ils iront s'aimant jusqu'au jour
Où l'Océan, forban sublime,
Retiendra captifs à son tour
Le ravisseur et la victime.

Elle saura le goût amer
De la mort et de ses extases
Dans ce grand creuset de la mer
Où se rendent toutes les vases.

Mais un jour, du sombre Océan
Dieu, qui fait or de toutes fanges,

Sous la verge de l'ouragan
Viendra remuer les mélanges.

Comme on voit un couple joyeux
D'oiseaux s'élever d'une tombe,
L'âme de l'eau remonte aux cieux
Dans l'embrassement de la trombe.

Le vent la promène en son vol;
Et, par un éclair fécondée,
Bientôt aux matrices du sol
Elle retombe en fine ondée.

Et de nouveau, sous les cressons,
Dans un coin fréquenté des merles,
Au grand air prise de frissons
Naît Ondine, la fée aux perles.

La Burbanche en Bugey, octobre 1866.

PORTRAITS DE CHIENS

DEVANT UN TABLEAU DE MADAME HENRIETTE RONNER

Portraits de chiens! — J'en fais l'aveu,
Je les aime; cela repose
Des sourires en laque rose
Et des regards en émail bleu.
Pour la beauté qui les adore,
Fardant leurs museaux mal léchés,
Ils n'ont pas pris des airs penchés
Ni des façons de matamore.
Ils n'ont posé ni pour la main,
Ni pour le front, ni pour le buste,
Ni pour la rosette carmin,
Ni pour l'habit qui colle juste.
Leurs Grâces n'ont pas minaudé
Et, pour être bien payé d'Elles,
Le peintre en cour n'a pas fraudé
L'âge ou le teint de ses modèles.

Peignez-nous des chiens, c'est charmant !
On gagne tout à les connaître ;
Ils n'ont qu'un seul nom : dévoûment !
Ils n'ont qu'un seul défaut : leur maître !
On leur endosse — bien à tort ! —
Tous les vices bas qui nous minent ;
Pour un chien douteux qui nous mord,
Que d'amis sûrs nous assassinent !
A combien serait-il prudent
De passer une muselière,
Dont la langue trop familière
Est plus mortelle que la dent !

On a dit : « Gueux comme un artiste. »
Chiens et gueux se doublent si bien,
Que je vois, sous son masque triste,
Un artiste dans chaque chien :
C'est lui, ce gai sauteur d'ornière,
Ce grand dénicheur d'inconnu,
Qui croit n'être au monde venu
Que pour l'école buissonnière,
Qui dort son soûl dans tout chenil,
Et, beau sous sa loque hardie,

Vit de rien, toujours en péril
D'être pris pour un qui mendie.

Consent-il, pour nous, à plier
Sa fierté pauvre à l'esclavage?
L'homme alors est l'instinct sauvage,
L'âme humaine est sous le collier.
Pour l'infirme il tend la sébile,
De l'aveugle il est le bâton,
Le flair du chasseur malhabile
Et l'ange gardien du mouton,
Le gendarme du rôdeur pâle,
La roue active du cloutier,
Le cheval du petit métier,
Le double dos du porte-balle.

Dans sa patte, — non! — dans sa main
Dieu mit l'éloquence muette;
Il a l'extase du poëte,
Il a le brio du gamin.
Est-on joyeux? il est en fête;
Si l'on pleure, il a des sanglots;
On le gronde? il baisse la tête;
On le frappe? il prête le dos.

Et quand le bourreau qui l'enchaîne
Trépasse, au mort même soumis
Le pauvre chien meurt de sa peine :
Trouvez-moi de pareils amis !

Ce propos me met en mémoire
Un drame. — On en siffla l'acteur.
Avait-il tort?... — Voici l'histoire
Pour le Comité protecteur :

Un chien bohème, à maigre échine,
Musait au coin d'un carrefour;
Lancée à fond, une berline
Soudain débouche en tournant court.
Le barbet, roulé dans la boue,
Perd la tête, et va se raser
Tout juste à l'endroit où la roue,
Faisant trois tours, doit l'écraser.
Certain flâneur, de la chaussée,
Voit le danger, vole, et d'un bond,
Au prix d'une côte enfoncée,
Sauve la vie au vagabond.

On s'attroupe, on jase : « Est-il sage

D'exposer sa peau pour un chien?
Quel chien encor! Pour un chrétien
Pourrait-on risquer davantage? »
— « Parbleu non! dit l'original;
Homme et chien, ce n'est pas tout comme :
On peut sauver un animal,
On doit hésiter pour un homme! »

Décembre 1863.

LES DEUX SŒURS

Je sais deux sœurs, couple riant,
Deux belles vierges sans copie,
De celles que l'Amour friand
Un doigt sur ses lèvres épie.

L'une est blonde, et vous fait songer,
Tant elle a l'œil bleu, la peau blanche,
A plus pur que fleur d'oranger,
A plus doux que fleur de pervenche;

L'autre est brune, et laisse entrevoir
Je ne sais quoi dont on se grise,
Plus capiteux que le vin noir,
Plus savoureux que pêche exquise.

L'une, au fond d'un cadre ingénu,
Peindrait bien la Mélancolie
Pensive, effeuillant d'un pied nu
Les myosotis d'Ophélie;

L'autre en beau marbre de Paros
Rendrait ta fière allégorie,
Liberté, mère des héros,
Déesse à la lance fleurie!

Si la première était ma sœur,
Si la seconde était ma femme,
Comme un lys fleurirait mon cœur,
Comme un chêne croîtrait mon âme.

La blonde me ferait rêver
Ce que l'esprit poursuit sans trêve ;
La brune me ferait trouver
Le vrai sens de tout ce qu'on rêve ;

Et je suivrais mon gai chemin
Comme au ciel on mène une ronde,
Ma main, belle brune, en ta main,
Mes yeux dans tes yeux, douce blonde

Décembre 1866.

LES

OPINIONS DE M. PRUD'HOMME

Vous me direz que la misère
Est dure par le temps qui court;
Qu'à son labeur maint pauvre hère
Grelotte en bourgeron trop court ;
Que plus d'une mère, à voix basse
En plein nord pleurant sa chanson,
Sur un sein dont le lait se glace
Sent défaillir son nourrisson ;
Qu'on voit deux, trois, quatre familles,
Pêle-mêle en un trou commun,
Se chauffant moins de leurs guenilles
Que du souffle amer de chacun ;
Que la morale en est choquée,
Et que c'est ainsi, bien souvent,
Qu'au mal doublement provoquée
La fille du peuple se vend.
C'est un détail assez fidèle :
Les gueux ont froid, et rien de plus;

Mais, à part cela, qui donc gèle?
— Les gens sont à peu près vêtus.

Vous me direz que sous sa dalle
Le Moyen-Age est bien couché,
Depuis qu'en la tour féodale
Satan-l'Industrie a niché;
Que le fait a tué l'oracle.
Et le grand jour l'épouvantail,
Et qu'on ne veut d'autre miracle
Que la guérison du Travail ;
Que le peuple, épris de justice,
Pense avoir assez expié
Pour qu'on mette un terme au supplice
De l'éternel Crucifié;
Mais que Rome étreint par la hampe
L'étendard du réveil humain,
Et que la main portant la lampe
Sait la torche dans l'autre main.
C'est vrai, Dieu ment à sa promesse;
C'est vrai, Tartufe est vicieux;
Mais chut ! Orgon court à la messe :
— Les gens sont à peu près pieux.

Vous me direz que l'accalmie
Est grosse d'éclairs contenus;
Que plus d'un nouveau Jérémie
Mène le deuil des temps venus;
Que le faux bourdon sur l'abeille
S'apprête à lever un impôt
Où Sabaoth fera merveille
Avec le fusil Chassepot;
Et que l'Humanité chrétienne
Va sentir, en des flots de sang,
L'opération césarienne
Tirer un siècle de son flanc.
D'accord ! John Bull attend fortune,
Bismarck a l'appétit bien gros,
Alexandre nous en garde une,
Romulus nous tourne le dos.
Mais, à part l'humeur conquérante,
La paix est l'état des fourmis;
Mars lui-même joue à la rente :
— Les gens sont à peu près amis.

15 janvier 1868.

DÉCIDÉMENT, C'EST TROP VÉCU

Décidément, c'est trop vécu,
Et je me rends enfin, vaincu
De guerre lasse.
Sous sa justice pantelant,
A mon vainqueur offrons le flanc
De bonne grâce.

Quel engagement acharné !
Nous avons rudement donné
Depuis l'aurore ;
Et c'est miracle que je sois
Seul de tous les miens, déjà froids,
Debout encore.

On va là dedans comme un fou ;
D'estoc, de taille, on fait son trou
Dans la mêlée ;
Toute clémence est trahison,

Le sang-froid n'est que la raison
Ensorcelée.

Tant pis pour les pauvres trembleurs,
Pour les bons, les souffre-douleurs
Sans énergie !
On avance en les culbutant ;
Sans compter qu'il en tombe tant
De nostalgie !

Là, tous faux pas sont expiés ;
L'ami même vous foule aux piés
Sans crier : « Gare ! »
Seul, il faut se garder partout ;
Le cœur souvent reçoit le coup
Que le front pare.

Le sang appelle un sang nouveau ;
Tout le passé tourne au cerveau
Comme une trombe ;
Et du Temps, qu'on n'a pu compter,
On n'entend qu'une heure tinter :
L'heure où l'on tombe !

Pour moi cette heure sonne ici.
Toi qui me tiens à ta merci,
Lutteur, mon maître,
Regarde bien ce désarmé!
C'est un de ceux qui t'ont nommé
« *Le grand Peut-être!* »

Dans le combat, dès le matin,
Je t'ai surpris, guerrier hautain,
Suivant ma voie;
De tes yeux au fixe rayon
Tu me guettais, comme un lion
Marquant sa proie.

J'ai bondi, sans m'humilier,
Sous ton bras qui m'a fait plier
Comme une écorce,
Et j'ai mis à te résister
Tout ce que le droit peut tenter
Contre la force.

Comme tu ris étrangement,
Esprit qui te plais au tourment
D'un peu de boue!

Que me réserve ton mépris?
Serai-je en tes mains la souris
Dont le chat joue?

Avant que d'y plonger le fer,
Veux-tu savoir jusqu'où ma chair
Sera dolente?
Vas-tu la navrer en détail,
Pour en faire un épouvantail
D'angoisse lente?

Te plaît-il, desséchant mon front,
Le déprimer jusqu'à l'affront
De la grimace?
Vas-tu foudroyer mon cerveau,
Comme un boucher tue un taureau
D'un coup de masse?

Qu'il soit fait selon ton plaisir!
Mais écoute l'humble désir
De ta victime :
Je ne suis qu'un roseau cassant;
Toi, n'es-tu pas le Tout-Puissant,
Le Magnanime?

Prends dans mon sein mon cœur vermeil ;
Ornes-en comme d'un soleil
Ton diadème ;
Et qu'il crie éternellement :
« Cet homme a lutté vaillamment
Contre Dieu même ! »

Janvier 1870.

PENDANT

L'INVASION

POEMES

LE CANTIQUE

DU ROI GUILLAUME

Adveniet sicut latro.
(*Nov. Testam.*

I

Dieu des tendres pitiés, Dieu des vertus clémentes,
Vois! — D'un cœur humble et pénitent,
Je m'approche de toi, les mains toutes fumantes
De ce sang chaud qui te plaît tant!

Instrument résigné de ta sainte colère,
Je contemple — et j'en ai pleuré! —
Tes ennemis couchés comme l'épi sur l'aire.
Suis-je un fléau selon ton gré?

Cent mille sont tombés à ma droite, à ma gauche!
David fit moins, à beaucoup près;
L'homme alors s'égorgeait; de nos jours il se fauche :
Ta loi d'amour est en progrès!

Des nouveaux Philistins j'ai défait la cohorte;
Mais, plus avisé que Samson,
J'avais renforcé Moltke — une mâchoire forte! —
D'un engin Krupp de ma façon.

Ces Francs, fils de Baal, n'ont-ils pas l'impudence
De combattre en pleine clarté?
Nous, Seigneur, que tu fis serpents par la prudence
Et loups par la férocité,

Dans le ravin muet, sous la forêt confuse,
Nous glissons, furtifs et rampants,
Dix contre un! — Nous fondons par l'éclat de la ruse
L'héroïsme du guet-apens!

Sous ta bannière même, aux blessés si bénigne,
Nous dressons nos piéges de mort.
N'a-t-il pas été dit : « Tu vaincras par ce signe? »
Ta parole n'a jamais tort!

II

Qui soutiendra le choc des miens? — De vos valises
Qui sondera la profondeur,
Der Thann, héros pillard ; Werder, brûleur d'églises ;
Von Treskow, gendarme pendeur?

L'épouvante et le deuil vous suivent à la trace!
Mais, Seigneur, quel juste est parfait?
Au nom du mal commis je te demande grâce
Pour tout le mal qu'ils n'ont pas fait!

Puis-je au moins me flatter que dans ces aventures,
Jaloux de l'honneur à gagner,
Nous sûmes inventer d'assez neuves tortures?
Bazeille en pourrait témoigner.

J'ai rasé sous le feu les chaumières souillées,
Et j'ai fait fumer à ton nez,
Suave encens, la chair des pauvresses grillées
Et des paysans calcinés.

Le lion renaîtrait d'une souche nouvelle!
Pour supprimer le lionceau,
Sur les angles des murs j'ai broyé la cervelle
Des petits enfants au berceau.

Enfin, sanctifiant ainsi l'auguste orgie,
Dans tes enfers j'ai dépêché
Par le viol mortel mainte vierge, rougie
De son sang et de son péché.

Et voici : j'ai cerné la Babel des barbares;
De sa chute j'attends l'écho,
Dès que Wagner aura composé les fanfares
Qui firent tomber Jéricho.

Elle a vécu, la ville aux pratiques infâmes!
Et l'ange blême de la faim
Dans le dernier soupir de deux millions d'âmes
Aura dit le mot de la fin!

III

Ta justice, ô Seigneur! est comme la tortue,
Lente, mais sûre d'arriver ;
La mienne a pris son temps : ma rancune têtue
Mit cinquante ans à la couver.

Oui, depuis Iéna, je n'ai pu sans souffrance
Digérer le rire latin.
Digérer est le mot : s'ils sont tout cœur en France,
Chez nous on est tout intestin.

Bismarck a des conseils loyaux sur toutes choses :
Il me souffla l'avis divin
D'envoyer nos enfants, chiens-couchants doux et roses,
Mendier au pays du vin.

Comment se défier de ces souples carrures?
Tout foyer leur fut indulgent.
Mes chérubins ont pris l'empreinte des serrures :
A moi la cave! à moi l'argent!

O saint espionnage ! ô fausse clef du traître !
O couteau sournois du poltron !
Grâce à toi, j'accomplis la parole du Maître :
« J'arriverai comme un larron ! »

Si j'ai, dans leurs celliers où l'Aï coule à source,
Défoncé jusqu'au dernier fût ;
Si, jusqu'au dernier sou, j'ai cueilli dans leur bourse
L'argent, — vil métal s'il en fut ! —

Grand Dieu, c'est pour ton bien ! leur luxe était leur crime,
Et les vertus du Germain blond
Disent assez la grâce attachée au régime
De la choucroute et du houblon.

Marche à présent sans peur, ma Prusse, et t'achemine
Au Chanaan que tu rêvais !
Car ta race est féconde, et, comme la vermine,
Tient de la place et sent mauvais.

Va gaîment vendanger cette terre promise ;
Mais, dans l'ivresse du raisin,
Garde-toi d'oublier notre antique devise :
« Mon ennemi, c'est mon voisin ! »

IV

Impose un frein, Seigneur, à la voix qui me loue !
Fais que mon cœur soit sans détour !
On m'a surnommé l'aigle ! — on me flatte, et j'avoue
Que je suis à peine un vautour.

Donne-moi de braver le dégoût de l'histoire
Où, d'un saut, j'entre tout botté.
Fi du respect humain ! pour ta plus grande gloire
Son mépris n'est-il pas compté ?

De l'homme après le roi qu'importe ce qui reste,
S'il est utile à ton dessein
Que le monde amnistie Attila le Funeste
Devant Guillaume l'Assassin ?

Je sais qu'aux cieux, selon ta promesse formelle,
J'aurai place, ô Père infini,
Entre mon Augusta, ma pieuse femelle,
Et notre Fritz, son fruit béni !

Et pourtant, s'il te plaît de m'éprouver, ordonne!
Puisque avec toi j'ai fait hymen,
Pour toi je souffrirai tout !... même la couronne
D'empereur d'Occident. — *Amen!*

27 décembre 1870.

MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX

Hurlez ! fils de Brutus !

(*Prophétie d'Orval.*)

I

Fais place à l'inconnu qui monte,
Et descends, cadavre, à ton rang,
Toi qui te levas dans la honte
Et qui te couches dans le sang !
Date néfaste, année impie,
Par qui le passé lâche expie
Son orgueil, son luxe et son fard ;
Disparais, odieux fantôme,
Monstre fait d'un meurtre, — Guillaume !
Et d'une trahison, — César !

II

Comme un cauchemar inflexible
Qui nous point toujours plus avant,

Des vertiges de l'impossible
Tu nous fis ce songe vivant :
La France, en sa splendeur vermeille
S'endormant reine, et qui s'éveille
Égorgée aux bras d'un bandit;
Mais qui, terrible en son martyre,
De son flanc douloureux retire
Le fer brisé qu'elle brandit!

III

Comme il s'est incarné, le drame
Du vieux Gœthe, élève d'Hermès!
Faust est ce roi qui vend son âme
A Bismarck-Méphistophélès,
Et Gretchen, c'est la Germanie
Livrant à ce fatal génie
Son fol amour ensorcelé.
Ah! Gretchen! quel affreux mystère!
Il vient d'assassiner ton frère,
Et l'or qu'il t'apporte est volé!

IV

En a-t-il tué, de nos braves!
En a-t-il volé, de notre or!
Froid viveur aux voluptés graves,
Toujours plus ivre, il crie : « Encor! »
Dans l'incendie et le carnage,
Déchaînant son rêve sauvage,
Il abat sur nos champs rougis
Plus de goules et de lamies,
Plus de terreurs et d'infamies
Qu'au sabbat n'en voit Walpurgis.

V

Année aux visions funèbres,
Nuit d'épouvante et de péril,
Sortirons-nous de ces ténèbres?
Le coq enfin chantera-t-il?
Qu'il chante ou non, debout la Gaule!
Arme ton bras, ceins ton épaule,
Et combats le combat mortel!
N'es-tu pas la fille d'Antée

Qui, terrassée et non domptée,
Ne craint que la chute du ciel?

VI

Allons, les champs! allons, les rues!
Improvisez les bataillons!
Fais-toi mousquet, fer des charrues!
Fais-toi héros, rustre en haillons!
Beaux époux, désertez la couche;
Doux baisers, oubliez la bouche;
Soucis charmants, quittez le cœur!
Et vous nos sœurs, avant qu'on parte,
Jetez le mâle adieu de Sparte :
« Qu'on revienne ou mort ou vainqueur! »

VII

Jours d'héroïque sacrifice!
Votre légende fera voir
La nation grande au supplice,
Bien plus grande encore au devoir.
Et toi, ma ville aux deux beaux fleuves,
On saura comme en ces épreuves

Ton vieil honneur fut outragé,
Quand sur ton blason séculaire
On vit le lion populaire
Se croiser du loup enragé.

VIII

Tandis que ta mère agonise
Et que ta noble sœur Paris,
Dans un effort qui l'éternise,
La couvre de ses bras meurtris,
Aux regards du jour que tu souilles,
Tu jouais aux dés ses dépouilles
Dans quelque tripot clandestin,
Et l'émeute où Brutus te pousse
Armait ta sinistre Croix-Rousse
Des poignards du mont Aventin.

IX

Vierge tardive, ô République!
N'es-tu qu'au prix d'un châtiment,
Et faut-il toujours qu'on applique
Les fers à ton enfantement?

Qu'adviendra-t-il, si ta nourrice,
Femme des nerfs et du caprice,
Te nourrit d'un lait tourmenté,
Et si la folle qui te mène
Fait de ta lisière une chaîne
Qui torture ta liberté?

X

Ainsi nul sens ne se dégage
Des rudes leçons du passé ;
Ainsi nul débris ne surnage
Qui ne soit du pied repoussé!
L'Esprit humain, marcheur qui rêve,
D'un casse-cou ne se relève
Que pour tomber plus bas encor;
Et l'Instinct, épiant sa chute,
Plus âpre se rue à la lutte
Où de l'âme s'éteint l'essor!

XI

Si ce qu'un siècle noue à peine
Peut d'un souffle se délier;

Si d'un seul bond la bête humaine
Doit toujours briser son collier,
Rentre au néant, nouvelle année!
Sur la terre, au mal condamnée,
Rien ne change, ni temps, ni lieu.
Ce qu'on attend vaut ce qu'on laisse,
La force est droit, la foi faiblesse...
Qu'on ne nous parle plus de Dieu!

XII

Mais si tu dois, comme une étoile,
Monter à notre ciel boudeur;
Si tu nous gardes sous ton voile
La ceinture de la Pudeur;
Si tu ramènes à ta suite
Le cortége des dieux en fuite,
Amour, Justice et Vérité;
Hâte-toi, nouvel an, d'éclore!
Nous saluerons en toi l'aurore
Du réveil de l'Humanité.

31 décembre 1870.

LE RÉACTIONNAIRE

La réaction lève la tête!...

(*Cliché banal.*)

Lyon, après Marseille, aura sa tache de sang. La réaction doit être contente.

(*Cliché spécial.*)

C'est fini! D'Artagnan dans sa tombe repose
Avec Aramis et Porthos.
A leur place ont paru les Jourdains de la prose
Et les Eschyles du pathos.

On ne jonglera plus, aux cadences du nombre,
Avec les fleurs d'une chanson;
Car au beau pays bleu passe un fantôme sombre
Qui donne aux Muses le frisson.

Ce monstre au prix de qui l'Ogre était débonnaire
A mis le rire en interdit.
On l'appelle tout bas : *le réactionnaire!*
Ce nom seul n'est-il pas maudit?

C'est lui le grand coupable et le bouc émissaire
Chargé des crimes d'Israël!
En lui s'est incarné ce fléau nécessaire :
Le conspirateur éternel!

Il conspire depuis que les voleurs de terre
De leur ombre se sont émus.
Quand Romulus fondait sa borne autoritaire,
Il conspirait avec Rémus.

Il surgit tout armé dans les heures de crise
Des chausse-trapes du trottoir,
Ainsi qu'on voit sortir d'une boîte à surprise
Une tête de diable noir.

Nul au juste ne sait les mœurs, la façon d'être
De ce formidable assassin ;
Mais on croit l'avoir vu sous la forme d'un prêtre,
D'un chimiste ou d'un médecin.

Nul ne pourrait jurer qu'on ait surpris l'infâme
La torche aux mains, le fer aux dents;
Mais qu'un maçon se tue ou qu'un toit prenne flamme,
Le monstre a trempé là dedans!

Qu'un financier, touché des plaintes amoureuses
Qu'on soupire à son coffre-fort,
Porte en Suisse le nid de ses valeurs peureuses,
Le monstre est dans son passe-port!

Nos combattants, si fiers de leur mise soignée,
Voient-ils, dès le premier bouton,
Leurs tuniques partir en toile d'araignée
Et leurs souliers fondre en carton?

Ce n'est là qu'une ruse au monstre familière;
Et c'est encore un de ses tours,
Lorsque nos bataillons avancent en arrière,
Toujours battant, battus toujours.

Si la cité n'est plus qu'une immense caserne;
Si, pour garder on ne sait quoi,
Tout un camp de bourgeois, la nuit venue, hiverne
En plein nord, loin du doux chez-soi;

Si Prudhomme, en public, roule, risible Alcide,
Des yeux qui voudraient être craints ;
S'il laisse fièrement sur sa face placide
Germer une barbe à tous crins ;

La poitrine en avant, le doigt sur la couture,
S'il va, raide comme un épi,
Visiter ses clients, le sabre à la ceinture,
Et s'il couche avec son képi ;

Si Bébé même est pris de vaillance mutine ;
Si, laissant carlins et coucous,
Le bonhomme Noël a mis dans sa bottine
Un revolver à douze coups ;

C'est qu'on a dit : « Le monstre a redressé la tête !
Veillons bien ! sus au réprouvé ! »
Or Prudhomme, bon père et citoyen honnête,
Croit toujours que c'est arrivé.

Je veux vous confier un secret qui me pèse.
Sommes-nous seuls ? baissons la voix.
Eh bien, j'ai vu le monstre !... oui, vu, ne vous déplaise,
En plein jour, comme je vous vois !

Sachez tous les forfaits de ce Croquemitaine :
Bravant frimas, neige et glaçons,
Le lâche ! il arborait des gants chauds de futaine,
Un cache-nez et des chaussons !

Corrompant jusqu'au fisc, ce suppôt des despotes
Revenait allègre et furtif
De' solder au Trésor le montant de ses cotes
Doublé par ordre impératif !

A chaque pas semant son or, — le misérable !
On le voyait, les yeux baissés,
Sournoisement glisser dans un tronc charitable
Son offrande pour les blessés !

Comme il est coutumier d'audaces merveilleuses,
On insinuait quelque part
Qu'il aurait — le brigand ! — fourni deux mitrailleuses
A notre légion qui part !

Mille indices font voir ses féroces pensées :
Il met parfois du linge blanc;
Il déteste la foule, — à cause des poussées,
Et le rouge, — à cause du sang.

Si le pays, parmi ses sauveurs de tout grade,
Ne l'a pas vu se faufiler,
C'est qu'il juge, à part lui, bien malade un malade
Que tant de Purgons font aller.

Sur tout chef-d'œuvre il a l'incroyable manie
De noter quelques *errata ;*
A cela près, il donne un bon point de génie
Au lyrisme de Gambetta.

Envers tous citoyens, riches ou pauvres hères,
Il professe un profond respect ;
Même il les nommerait volontiers « très-chers frères »,
Si ce titre n'était suspect.

Il admet le crayon narquois jetant sa gourme
En des dessins d'un trait gaillard ;
Mais il aimerait l'Art sentant moins la chiourme
Et respirant un peu plus l'art.

Doux par tempérament, pour les fureurs d'Oreste
Il a des pardons indulgents ;
Seulement il voudrait le voir un peu moins leste
A fusiller les braves gens.

Il lui plaît qu'à son gré chacun se règle en somme
Sur Machiavel ou Proudhon;
Mais il ose avouer que le Christ est son homme
Et que l'Évangile a du bon.

« Arrêtez! me dit-on ; nous prenez-vous pour d'autres?
Mais ce monstre est de nos cousins;
Dans ses gestes et faits vous racontez les nôtres,
Et même ceux de nos voisins. »

Il est vrai. Ce gredin, ce gueux, cet être immonde
Qu'écorcher vif serait trop doux,
Lecteur, c'est vous, c'est moi, c'est lui, c'est tout le monde!
— « Je m'en doutais : embrassons-nous. »

5 janvier 1871.

PARIS BOMBARDÉ

Versailles, 7 janvier 1871, dix heures du matin.

Le roi Guillaume à Augusta :

Depuis neuf heures a commencé le bombardement de Paris, par un temps d'hiver splendide et sans vent, et par 9 degrés de froid sans neige.

I

Anéantir Paris, nous disait-on, chimère!
Qu'il se permette un jour cette menace amère,
Cela prouve qu'il a dîné;
Mais, si fou que le vin fasse un propos d'ivrogne,
Encore est-il qu'il reste, à jeun, quelque vergogne
A cet ivrogne couronné.

On conçoit qu'il ait pu, dans une heure mauvaise,
Jeter ce *quos ego* pour faire aboyer d'aise,

Comme un chasseur enflant sa voix,
Ces jappeurs familiers qu'à nous mordre il élève :
Le *Times* des cockneys, le *Journal de Genève*
Et la *Gazette de la croix*.

Tant d'orgueil fanfaron, tant de sottise immense,
Accusent au grand jour la sénile démence
De ce drôle au casque pointu,
Réaliste dévot, philosophe pratique,
Qui fait de la tuerie un art mathématique
Et du mensonge une vertu !

Qu'il promène la torche en des villes ouvertes;
Qu'il égorge à plaisir des victimes inertes,
Et qu'à ce métier fatigant
Il puisse, à pleins fourgons, des nippes qu'il dérobe
Remonter à Potsdam sa maigre garde-robe,
C'est dans son rôle de brigand.

Il a pour lui le fer, l'audace et les ténèbres ;
Mais, si hardi qu'on soit, dans ces exploits funèbres
On a beau se faire la main,
Il vient au grand soleil une pudeur suprême

Où s'arrête toujours, fût-il Guillaume même,
Un détrousseur de grand chemin.

Anéantir Paris ! — Rien qu'à cette pensée
Surgirait des tombeaux ton ombre courroucée,
Fléau de Dieu, sombre Attila !
« Anéantir Paris, cœur et cerveau du monde !
Je suis mort, dirais-tu, pur de ce rêve immonde.
Est-ce qu'on fait ces rêves-là ? »

II

Mais déjà ce n'est plus un rêve !
Les engins d'enfer sont en jeu,
Déchaînant sans merci ni trêve
L'ouragan de fer et de feu.
Et le roi dépêche à sa dame
Cet adorable télégramme :
— Une idylle au soleil levant
N'aurait pas le ton plus candide. —
« Paris bombardé ! temps splendide !
Beau froid sec, sans neige et sans vent ! »

Couple heureux, je vous complimente,
Reine béate et roi moqueur !
Mais, en effet, l'heure est charmante
Pour les mignardises du cœur !
Songez donc ! la bombe enjouée
Fait sa formidable trouée
Sur des toits que rien ne défend !
Et, beau sujet d'épithalame,
Elle éventre une pauvre femme,
Elle écartèle un tendre enfant !

Bah ! qu'importe? le roi s'admire
Dans les jeux du canon brutal ;
Lui-même en a pointé la mire
Sur l'ambulance et l'hôpital.
« Visons plus haut, dit le vieux reître :
Un peuple qui va disparaître
N'a que faire de ses savants. »
Et l'obus éclate, sonore,
Sur ces temples où l'Art honore
Dans les grands morts les grands vivants.

Un vol noir de corbeaux croasse
Dans les airs lugubres et froids :

« Merci, roi ! ta curée est grasse,
Et nous dînons comme des rois ! »
Alors lui revient la pensée
De certaine fête passée
Où chez nous son couvert fut mis
A l'agape de l'industrie,
Dont la table immense et fleurie
Conviait les peuples amis.

A cette table hospitalière
Où notre cœur se mit en frais,
Dans une étreinte familière
Il vida sa coupe à la paix;
Et lui, l'hôte choyé naguère,
Voilà qu'il apporte la guerre
Au foyer qui lui fit accueil,
Et, pour qu'aucun être n'en sorte,
Il met, gardienne de la porte,
La Famine en travers du seuil !

Justement il y songe ; et même,
Sur sa pitié faisant effort,
Il médite à part lui le thème
Des festins troublés par la mort :

Balthazar, sinistre féerie;
Damoclès, sombre raillerie;
Don Juan, funèbre gaîté.
« Ah! dit-il, quel trait de lumière!
C'est moi le Commandeur de pierre
Que la France avait invité! »

III

Dieu, dont l'œil pénétrant sonde nos actions,
Dieu, dont la main courbe et redresse,
Qui donnes ou reprends du poids aux nations
Dont l'équilibre est en détresse,

Ta voie est inconnue et tes desseins cachés.
Si ton bras de nous se retire;
Si nous devons tomber vaincus, pour nos péchés,
Dans l'assaut d'un dernier martyre;

Nouveau Job au fumier, raclant ses vives chairs,
Objet d'horreur et de nausées,
Si la France doit voir ses voisins les plus chers
La bafouer de leurs risées :

Achève, dieu des Huns! nous mourrons, envahis
Par les flots montants de ta fange;
Mais trahis par la terre et par le ciel trahis,
Un sentiment d'orgueil nous venge!

L'impossible, dit-on, est rayé de tes lois,
Et ta puissance est légendaire;
Le miracle est ton fort! Eh bien, foi de Gaulois,
J'en sais un que tu ne peux faire!

Tu peux faire, Paris brûlé, que dès demain,
Courtisant la force brutale,
Lions et léopards du loup lèchent la main
Dans le charnier sa capitale;

Que, d'un seul froncement de ses sourcils épais,
Ce Louis quatorze postiche
Fasse dans l'univers et la guerre et la paix;
Qu'on l'encense comme un fétiche;

Qu'il ait ses grands levers, ses poëtes de cour
Et ses petits pages canailles,
Et qu'il soit roi-soleil en tout, même en amour,
Dans le rôle appris à Versailles;

Qu'il emporte chez lui, pierre à pierre emballé,
Paris avec tous ses prestiges,
Et qu'il soit glorieux par ce qu'il a volé ;
Tu peux faire tous ces prodiges !

Tu peux faire encor plus : que la postérité
Consacre cette mascarade ;
Que le progrès s'arrête et que l'Humanité
Jusqu'à son berceau rétrograde.

Mais faire que l'honneur loyal et généreux,
Notre fleuron chevaleresque,
Abandonnant le sol où dorment nos grands preux
S'acclimate au pays tudesque ;

Mais faire que l'Esprit, notre follet malin,
Subtil éclair qui vivifie,
Enterré sous Paris, ressuscite à Berlin,
Pour cela, non ! je t'en défie !

15 janvier 1871.

JOLI MOIS DE MAI

Et nous, ayant mémoire
De sa fameuse gloire,
Lui ferons comme à Pan
Honneur chaque an.

(*Ronsard.*)

A toi, modèle des amants
Allemands,
Bon roi Guillaume, je dédie,
Sur un rhythme alerte et mignard
De Ronsard,
Cette villanelle étourdie.

Les héros de sujets riants
Sont friands,
Le génie aime l'antithèse :
Par le monde il en a couru
De ton cru
Dont l'Enfer a dû pâmer d'aise.

Voici venir le mois vermeil ;
Le soleil
Du printemps sonne la fanfare ;
Sonnez la diane, clairons
Fanfarons !
Maïus est fou de tintamarre

Mais l'âge affranchit tes loisirs
Des désirs
Qui troublent la folle jeunesse ;
Comme Horace, il te sied, rêvant
Et buvant,
De cueillir l'heure qui s'envole.

Ce bois t'offre un retrait choisi :
Cherches-y
Quelque place où ton luth s'accorde.
Que de gens Treskow le bandit
Y pendit !
Entre ! Il n'y pend plus que la corde.

Chante Io, Pan ! mais bois d'abord
A plein bord :
Le vin porte aux métamorphoses.

Vois ! l'Amour a passé son arc
A Bismarck,
Et de Moltke effeuille des roses.

Cet arc a l'air d'un traquenard
A renard ;
Quelque engin de ruses cachées !
Ces roses sont couleur de sang
Jaillissant ;
On dirait des têtes fauchées !

Ton vin même a-t-il bien le goût
Du bon moût ?
La magie est si scélérate !
Bois toujours : qu'importe au buveur
La saveur,
Si la liqueur est écarlate ?

Te voilà gris. C'est justement
Le moment
Où le cœur à l'aise respire :
Chante-nous quelqu'un de ces chants
Si touchants
Que l'aimable ivresse t'inspire.

« Connaissez-vous Faust l'enchanteur ?
Un docteur
En rima l'histoire incroyable.
Or, sachez tous qu'un jour d'ennui,
Comme lui,
J'ai vendu mon âme au grand Diable.

« Admirez ! je n'ai qu'à vouloir :
Tout est noir
Dans la campagne étincelante ;
Je fais du site le plus vert
Un désert
Traversé d'une ombre dolente.

« Au souffle des zéphirs porteurs
De senteurs,
Pâme-toi, vivante Nature !
J'ai trempé l'aile des légers
Messagers
Dans un parfum de sépulture !

« Le pinson boude ; le linot
Ne dit mot :
Sait-on la cause de leurs peines ?

Demandez au corbeau, traînard
En retard,
Ce qui l'attache sur ces plaines!

« Des hameaux où le coq chantait,
Où flottait
La fumée en claires bruines,
Où sont les gaîtés et les voix
D'autrefois?
Cherchez au fond de ces ruines!

« Moutons bêlants, pâtres gentils,
Où sont-ils?
Demandez à l'oiseau qui passe
Ce qui pendait aux crins d'acier
Du coursier
Dont le pied dévorait l'espace!

« La glèbe n'est plus qu'un filon
Fer et plomb;
Le soc sur des boulets s'émousse;
On cueille, en guise de bouquets,
Des mousquets;
Des casques brillent dans la mousse.

« Des verdures aux tons tranchants
Sur les champs
Dessinent d'ondoyants squelettes ;
Et des crânes mal enterrés
Dans les prés
Sortent les pâles violettes !

« S'ils se levaient, les morts chéris
Qu'ont meurtris
Le feu, la mitraille et le sabre,
De la terre ils feraient le tour
Tout un jour
Sans finir leur ronde macabre.

« Paraissez, Eucharis, Chloé,
Pholoé,
Fraîches nymphes de ces prairies !
Chacune arborant sa couleur,
Joue en fleur,
Menez vos belles théories.

« De ces seuils désolés, vrais trous
De hiboux,
Voyez-les sortir, le front blême,

Tordant leur sein martyrisé
Qu'a brisé
L'effort d'une lutte suprême !

« Vos mères n'ouvrent plus les yeux
Sur vos jeux :
Bien clos est ce qu'a clos le glaive !
Cherchez, mignonnes, les regards
Des beaux gars
Vers qui s'envolait votre rêve.

« Voyez-vous se traîner là-bas
Pas à pas,
Portant écharpes et béquilles,
Tircis manchot, Daphnis boiteux,
Tout honteux ?
Voilà vos promis, jeunes filles !

« Mariez-vous, j'ai fait vos dots :
Quels beaux lots !
La guerre vous promet la peste;
J'ai tout saccagé, tout pillé,
Tout souillé;
La famine fera le reste !

« Il vous naîtra des fils craintifs
Et chétifs;
Si vous avez bonne mémoire,
Vous leur ferez bénir mon nom;
Pourquoi non?
Je suis bon prince et j'aime à boire. »

Ainsi tu chantais, roi badin,
Quand soudain
Tombe et se brise ton amphore.
Quel vin maudit sort de ses flancs!
Dans mille ans
La tache en sera rouge encore!

29 janvier 1871.

TABLE

—

POËMES ET POÉSIES

Pages.

Dédicace 3
Épigraphe. 7

POËMES

L'Escarpolette. 12
Pholoë. 23
Maius. 34
Attar-el-Araoud 42

VARIATIONS SUR UN VIEUX THÈME

Prologue 53
Dans un vallon de Co. 54
Un peu partout. 55

POÉSIES DIVERSES

Pages.

La Grise. 73
Le Nid. 77
Pastiche. 79
Devise amoureuse 83
Et vogue la Nacelle 86
Émotions nocturnes 89
Dans mon Village de Lyon. 97
Le Magnificat d'Avril 101
Ah! ces Roses! 105
L'Enfant terrible 107
Sur ma Montagne. 111
Dans les Limbes 114
La Veillée des rêves 123
La Vie 129
Prends cette Coupe 131
Drôlesse immonde. 133
Dame la Paix 136
Aline. 142
La Rose des glaciers 148
Il en est ici. 150
Le Chant du cœur. 153
Nous marchons tête haute. 157
La Place du chêne 161
Ta plume a le bec aiguise. 164

Pages.

Rediviva 166
Marie. 169
Les Oiseaux bleus 175
Le Gland. 178
In Excelsis 180
En attendant le bateau. 183
Les Noces de la Terre 187
La Fée aux perles 193
Portraits de chiens 200
Les Deux Sœurs. 205
Les Opinions de M. Prud'homme. 207
Décidément, c'est trop vécu. 210

PENDANT L'INVASION

Le Cantique du roi Guillaume 217
Mil huit cent soixante-dix 225
Le Réactionnaire. 232
Paris bombardé. 239
Joli mois de Mai. 247

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or be fore the last date stamped below ther will be a fine of five cents, and an extr charge of one cent for each additional da

NOV 2 3 1970

DEC 0 7 2001

SEP 1 7 2001

a39003 0032954656

CE PQ 2429
.S47A17 1872 V002
COO SOULARY, JOS OEUVRES POET
ACC# 1227121